

L'ÉCOLE DU MONDE,

OU

LA COQUETTE SANS LE SAVOIR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR LE COMTE ALEXANDRE WALEWSKI,

Représentée pour la première fois au Théâtre Français, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 8 janvier 1840.

DISTRIBUTION :

M. DE CORMON, ancien négociant	M. DESMOUSSEAUX.
LE GÉNÉRAL, COMTE DE SÉRIGNY	M. PERRIER.
CHARLES DE SÉRIGNY, son fils	M. GEFFROY.
EUGÈNE DE DAMPRÉ	M. MENJAUD.
LE VICOMTE DE MIREMONT	M. MIRECOURT.
LE DOCTEUR BERTAUT	M. PROVOST.
Mme LA MARQUISE DE MIREMONT	Mme DESMOUSSEAUX.
LA DUCHESSE DE SARAN	Mlle PLESSY.
ÉMILIE, nièce de M. de Cormon	Mlle ANAÏS.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.	

ACTE I.

La scène se passe au Val, château de M. de Cormon.

Le théâtre représente un salon de campagne. A la droite de l'acteur, une table couverte de papiers et de livres. Le général de Sérigny est assis à la droite de cette table, M. de Cormon à la gauche. Plus loin, à quelques pas de M. de Cormon, et également à sa gauche, le Docteur, assis sur une chaise, regarde Émilie, qui s'occupe à faire le portrait de Dampré. Dampré, assis lui-même comme tous les autres personnages, se tient à l'extrême gauche de la scène, et fait face au public. —Au lever du rideau, un vieux domestique, en demi-livrée, entre, tenant dans sa main des lettres et des journaux; il s'approche de M. de Cormon, et lui remet deux ou trois journaux.

SCÈNE I.

M. DE CORMON, LE GÉNÉRAL DE SÉRIGNY, DAMPRÉ, LE DOCTEUR, ÉMILIE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas de lettres pour monsieur. Voici ses journaux. Une lettre pour M. le Général.

(Il la lui remet.)

CORMON.

Voyons ce que dit le nouveau Ministère.

(Il ouvre un journal avec empressement. Le Docteur s'est levé; il est venu prendre un des journaux et retourne le lire à sa place. — Le Général ouvre sa lettre. Le domestique a passé derrière Émilie, et remet trois lettres à Dampré. Dampré se tourne un peu, et les ouvre avec empressement.)

LE DOMESTIQUE, se penchant à l'oreille d'Émilie, et à demi-voix.

Mademoiselle, le fermier Nicolas est là, selon vos ordres; que dois-je lui dire?

ÉMILIE, de même.

Dites-lui d'attendre. Je ne désespère pas d'avoir bientôt de bonnes nouvelles à lui donner.

LE GÉNÉRAL, à Cormon.

Je reçois de Charles, une lettre datée de Toulon, il sera ici demain : je voudrais causer avec vous avant son arrivée.

CORMON.

Je serai à vous dans un instant, Sérigny.

ÉMILIE, cessant de dessiner, et regardant Dampré qui est occupé à lire ses lettres. A Dampré.

C'est très bien, monsieur, ne vous gênez pas; je vais attendre. Quand vous aurez lu toutes vos

lettres, peut-être daignerez-vous reprendre la séance.

DAMPRÉ.

Oh! pardon, ma cousine! C'est que ce sont des lettres très importantes... des affaires pressées.

ÉMILIE.

Des affaires?.. Les belles dames de Paris, sans doute, qui commencent à s'impatienter de votre absence. Au fait, c'est mal à vous de les abandonner si long-temps. Pourquoi n'allez-vous pas les rejoindre?

DAMPRÉ.

Je suis à vous.

(Il referme ses lettres et se remet en place pour poser.)

ÉMILIE.

Comment donc! je serais désespérée de vous enlever à vos lettres très importantes... Et puis, chacun son tour : C'est moi qui ne veux plus, à présent. (Elle ferme son dessin.)

DAMPRÉ.

Je vous en supplie!

ÉMILIE.

Non, encore une fois, non. Je ne pardonne pas si facilement. Lisez votre correspondance; c'est bien plus intéressant... et ne vous occupez pas de moi. (Elle lui tourne le dos.)

DAMPRÉ, à part.

La petite coquette! (Il se remet à lire.)

CORMON.

Bonne nouvelle! Une amnistie, une amnistie générale! Nous boirons, à dîner, une bouteille de mon vieux vin de Malaga, à la santé du Roi. La clémence! c'est la plus belle prérogative de la couronne. Si j'étais roi, j'en userais souvent, même malgré mes conseillers.

ÉMILIE se lève, accourt vers son oncle et met un genou à terre.

Sire! je profite de cette bonne disposition, pour vous adresser une requête.

CORMON.

Toi, mon enfant?

ÉMILIE.

Le fermier Nicolas a eu tous les malheurs possibles... son bétail a péri, sa récolte de l'an dernier a été complètement abîmée par la grêle, et sa femme est à peine convalescente d'une longue maladie; il ne peut pas payer son fermage, consentez à l'en tenir quitte pour la moitié.

LE DOCTEUR.

C'est cela... Mais comme c'est moi qui suis le grand trésorier, j'y appose mon veto. Écoutez cette petite syrène, et vous finirez bientôt par n'avoir plus rien vous-même. D'abord, que peut dire Nicolas de la maladie de sa femme? C'est une maladie qui ne lui a rien coûté, grâce à mes soins et à la bourse de M[lle] Émilie.

ÉMILIE.

Silence, docteur! La Faculté n'a pas la parole. (A M. de Cormon.) Votre majesté est dans son jour de clémence, elle ne me refusera pas, sans doute.

CORMON.

Ai-je jamais rien pu te refuser?

LE DOCTEUR.

A la bonne heure. Si vous n'avez pas plus de caractère.

ÉMILIE, à M. de Cormon.

Ainsi, vous consentez?

CORMON.

Il le faut bien.

ÉMILIE, se relève et l'embrasse.

Merci, merci, mon bon oncle, voilà pour vous récompenser. Il va être bien heureux, ce pauvre Nicolas; je m'en vais le prévenir tout de suite... Il est là.

(Tous se lèvent, Émilie fait un pas pour sortir.)

CORMON.

Voyons d'abord, Émilie; quels sont les projets de la journée?

ÉMILIE, regardant en dessous le docteur, qui est à sa gauche.

J'ai bien envie de monter à cheval.

LE DOCTEUR.

Je m'y oppose formellement. Votre course d'hier vous a beaucoup trop fatiguée.

ÉMILIE, se retourne de son côté et lui met le doigt sur la bouche.

Encore une fois, la Faculté n'a pas la parole.

LE DOCTEUR.

Non, je serai inflexible, aujourd'hui. Hier, Dieu sait si vous avez eu pitié de ma pacifique monture. J'avais beau faire, beau vous crier : Mais mon petit breton vous demande merci! mais vous vous exténuez! allez donc plus doucement!.. Bah! vous ne m'écoutiez seulement pas. Vous galopiez avec M. de Dampré, et je pouvais à peine vous suivre. Quelle promenade! plus de cinq heures. Aussi, ce matin, de l'irritation... et votre toux est revenue.

ÉMILIE, en joignant les mains.

Mon petit docteur, je vous en prie, je serai obéissante, je ferai ce que vous voudrez; et d'abord mon cousin ne montera pas aujourd'hui avec nous. Il a des affaires importantes qui le retiennent! Vous m'aurez donc complètement à votre discrétion.

LE DOCTEUR.

Vous n'y gagnerez rien. Je suis intraitable, à mon tour.

ÉMILIE.

Eh bien! je vous déteste!.. Alors, nous irons à la pêche après le déjeuner. Le général et moi, nous nous placerons derrière le moulin; mon oncle, le docteur et M. Eugène, (Avec un petit air de malice.) se mettront sur la digue. Général, j'espère que vous ne vous plaignez pas de votre sort.

LE GÉNÉRAL.

Non, certes; à ce prix, je voudrais tous les jours aller à la pêche; mais aujourd'hui, il faut que je me prive de ce plaisir; j'ai pris quelques arrangemens avec le garde, pour aller chasser à un quart de lieue d'ici.

ÉMILIE.

Vous accordez la préférence à la chasse; je ne sais pas si c'est aimable. Je donne votre place au docteur, quoique ce matin il ne soit pas non plus fort gracieux. (A Cormon.) Vous viendrez, mon oncle, n'est-ce pas?

CORMON.

Oui, ma chère enfant.

ÉMILIE.

Si M. de Dampré aime mieux rester pour faire sa correspondance, il est tout-à-fait libre.

DAMPRÉ.

En aucune façon. Je suis de la partie.

ÉMILIE.

A la bonne heure. C'est ainsi que vous pourrez obtenir votre pardon; et dès demain peut-être, je consentirai à reprendre nos séances.

CORMON.

Pardon, et de quoi?

ÉMILIE.

Oh! c'est une affaire entre nous.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Le déjeuner est servi.

CORMON.

Emilie, fais les honneurs à ces messieurs. Le Général et moi, nous avons à causer; nous vous rejoindrons dans un instant.

(Dampré s'empresse de présenter son bras à Émilie. Ils sortent.)

LE DOCTEUR, prenant le Général à part.

Il faut encore que j'aie recours à vous. Je comptais sur le fermage de Nicolas, pour la dépense du mois, et me voilà désappointé.

LE GÉNÉRAL.

Usez de ma bourse, usez-en à votre discrétion, et ce ne sera jamais assez pour que je puisse me tenir quitte envers lui. (Il montre Cormon.)

LE DOCTEUR.

Pourvu qu'il ne sache jamais... (Il sort.)

SCÈNE II.

CORMON, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Charles arrive donc décidément demain. Vous n'avez pas voulu jusqu'à présent qu'Émilie fût prévenue de nos projets; mais il est temps, je crois, d'aborder la question avec elle.

CORMON.

Écoutez, mon cher de Sérigny.... Émilie n'a rien.

LE GÉNÉRAL.

Encore une fois...

CORMON.

Laissez-moi achever.

LE GÉNÉRAL.

Je sais bien ce que vous allez me dire... Mais je vous le répète, je ne puis pas admettre qu'Émilie n'ait rien. Elle est riche, aussi riche que mon fils; et pour couper court à toute discussion, j'ai fait préparer un acte, par lequel je lui donne la moitié de ma fortune.

CORMON.

Très bien! mais cette donation, elle ne peut pas l'accepter; elle est mineure, et moi, certes, je ne l'accepterai pas pour elle. Pourquoi donc, Sérigny, revenir toujours à la charge? Nous nous sommes expliqués vingt fois, et vous savez que mon parti est pris, je ne veux rien accepter.

LE GÉNÉRAL.

Je pourrais en dire autant, moi, si j'avais votre ridicule fierté; car vous le savez, c'est à vous, à vous seul que je dois tout ce que je possède.

CORMON.

A moi? pas le moins du monde. Je n'ai fait que mon devoir. J'avais de vous des pouvoirs illimités, j'en ai usé dans votre intérêt. Le courant m'avait entraîné presque malgré moi, dans des spéculations gigantesques; il pouvait me convenir de risquer ma fortune; mais je ne devais pas risquer celle qui m'était confiée. Voilà pourquoi je vous ai séparé de mes affaires, voilà pourquoi j'ai fait valoir vos fonds en votre nom; si j'avais agi d'autre façon, j'aurais agi peu loyalement. Vous connaissez mes principes, Sérigny; un négociant a tant d'occasions de trouver des profits illicites, que, s'il ne porte pas la probité jusqu'au rigorisme, il est à mes yeux un malhonnête homme, ou du moins, il risque journellement de le devenir. Je vous en prie, ne revenons plus là-dessus; cent fois nous en avons parlé, et vous devez savoir que je suis inébranlable... Vous avez désiré que votre fils épousât Émilie; je n'y ai pas mis obstacle. Je crois à toute la délicatesse de Charles; mais je ne voudrais pas que celui qui épousera ma nièce, pût penser un instant lui avoir fait une faveur. Je veux qu'il sache apprécier ce qui lui tombera en partage; enfin, je désire ne parler de cette union à Émilie, que quand nous nous serons assurés des sentimens de Charles.

LE GÉNÉRAL.

Je reconnais avec vous les heureuses qualités d'Émilie. Aussi, n'en fais-je pas le moindre doute; Charles l'aimera bientôt comme nous l'aimons. Mais à mon tour, Cormon, qu'il me soit permis de dire, qu'elle n'aura pas là un mari ordinaire. Mon fils a un caractère sérieux, il ressemble peu aux jeunes gens de son âge; et s'il vient à aimer Émilie, (encore une fois je ne le mets pas en doute), ce sera pour la vie. Toute sa sollicitude, tous ses soins, n'iront qu'à la rendre heureuse.

CORMON.

Je le crois. Et cependant, je vous l'avouerai, je ne suis pas sans inquiétude... J'aime le caractère noble et sérieux de votre fils; mais il est jeune... mais il lui faut de jeunes amitiés... Je serai oublié quelque jour... Ah! si vous aviez voulu!..

LE GÉNÉRAL.

Vous en revenez toujours là.

CORMON.

Oui, j'y reviens toujours... Est-ce que nous n'aurions pas été tous les trois bien heureux. Il me semble qu'avec vous, Emilie ne m'était pas tout-à-fait enlevée.

LE GÉNÉRAL.

Songez donc qu'à mon âge... Si je compte bien, j'ai cinquante ans sur la tête... Vous ne mariez pas votre nièce pour vous; vous la mariez pour elle.

CORMON.

Et c'est aussi pour elle que je vous choisirais. Vous faites sonner bien haut vos cinquante ans;

mais vous êtes dans la force de l'âge, vous ne paraissez pas en avoir quarante. Je connais votre humeur toujours complaisante, toujours égale; et où pourrait-elle trouver un mari aussi estimé, aussi considéré que vous? Quelle est la femme qui ne serait pas fière de vous appartenir?

LE GÉNÉRAL.

Charles a toutes les qualités que votre amitié veut bien découvrir en moi; et de plus, il en a une bien précieuse pour une jeune fille, c'est la jeunesse. Croyez-le, mon vieil ami, rien ne peut racheter ce défaut, qu'on appelle l'âge.

CORMON.

Je vous connais un autre défaut bien plus grand, c'est l'obstination; quand vous avez une idée en tête, il faut renoncer à vous en faire changer.

LE GÉNÉRAL.

Reprenons donc notre projet; il est plus raisonnable. Écoutez, Cormon : dans l'intérêt de mon fils, il est essentiel que vous vous assuriez des sentimens d'Émilie. Car, si, par impossible, son cœur n'était pas libre, si elle en aimait un autre, et que Charles devint amoureux d'elle, ce serait pour lui une cruelle déception. Ainsi, je vous en prie, mettez vos scrupules de côté, et parlez à votre nièce.

CORMON.

Mais, mon cher de Sérigny, vos craintes sont tout-à-fait chimériques. Qui donc aurait pu inspirer un sentiment à Émilie? Vous le savez, elle n'a jamais quitté ce château; et ici, nous ne voyons personne. Mon neveu, Eugène de Dampré, est le seul homme qui soit venu troubler notre solitude; et certes, ce n'est pas lui qui peut porter ombrage à votre fils; il ne songe nullement à se marier, il jouit de la vie de garçon, autant que l'on peut en jouir, et il la prolongera le plus qu'il lui sera possible. Ainsi, rassurez-vous, le cœur d'Émilie est libre, je vous l'affirme; je n'ai pas besoin de la questionner, pour en avoir la complète certitude.

LE GÉNÉRAL.

Puisque vous me l'affirmez si positivement, je vous crois. Attendons donc encore à demain.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Votre conversation doit être bien intéressante; elle vous fait oublier le déjeuner, et la chasse et la pêche. M. le Général, le garde est à la porte depuis une heure; il vous attend.

LE GÉNÉRAL.

Il n'est pas étonnant que nous nous soyons oubliés. Nous parlions de vous.

ÉMILIE.

De moi? Que disiez-vous donc?

LE GÉNÉRAL.

Mais le garde m'attend.

ÉMILIE.

Eh bien! il vous attendra encore.

LE GÉNÉRAL.

Non, petite curieuse, vous ne saurez rien aujourd'hui; demain, nous verrons. (Il sort.)

ÉMILIE.

Ah! c'est mal à vous. Je me vengerai.

CORMON.

Je vais vite déjeuner, et ensuite, je suis à toi, Émilie. (Il fait quelques pas pour sortir, puis il se tourne vers Émilie.) A propos, Charles de Sérigny arrive demain.

ÉMILIE.

Demain!.. Je le croyais encore en Afrique.

CORMON.

Son père a reçu ce matin, la nouvelle de son arrivée à Toulon.

ÉMILIE.

Et sa chambre qui est occupée. Je ne pourrai lui donner que celle du second, et il y sera fort mal. (Avec intérêt.) Doit-il rester quelques jours ici?

CORMON.

Oui; j'espère qu'il nous donnera quelques semaines.

ÉMILIE.

Oh! alors, il faut absolument que je m'occupe à disposer son appartement. Il aime beaucoup les fleurs, je m'en souviens, et avant dîner, j'irai lui en choisir. Pourquoi ne m'avez-vous pas appris plus tôt son arrivée? Je n'aurais pas été à la pêche. Je me serais occupée de son logement.

CORMON.

Un militaire n'est pas difficile; il prend les choses comme elles se rencontrent; et d'ailleurs, arrangé par toi, il trouvera tout bien.

ÉMILIE, souriant.

Vous croyez?

CORMON.

Oui, oui... Allons, je vais prendre ma tasse de thé, et nous partons. (Il sort.)

ÉMILIE.

Et moi, je vais préparer les lignes.

(Émilie s'avance vers la porte. Dampré entre dans ce moment.)

SCÈNE IV.

ÉMILIE, DAMPRÉ.

DAMPRÉ, avec instance.

Un mot, ma cousine.

ÉMILIE.

Qu'avez-vous à me dire? je n'ai pas le temps, à présent.

DAMPRÉ, de même.

J'ai absolument besoin de vous parler, je remets depuis long-temps; on ne peut jamais vous trouver seule. Il faut que vous m'entendiez.

ÉMILIE.

Je vous entendrai tant que vous voudrez; mais dans un autre moment. Ces messieurs ont fini leur déjeuner, les lignes ne sont pas prêtes. J'ai à les mettre en état.

DAMPRÉ.

Il s'agit bien des lignes. Je vous en prie, écoutez-moi. J'ai des choses importantes à vous

dire, des choses qui ne souffrent pas de délai.

ÉMILIE.

Encore des choses importantes!.. (Avec un sourire.) Ce ne sont pas vos lettres de Paris qui vous ont apporté ces choses très importantes à me dire?.. Eh bien! vous me les direz pendant la pêche.

DAMPRÉ.

Mais, vous avez eu le soin de distribuer les places de telle façon, qu'il me sera impossible de vous parler. Vous aurez votre inséparable docteur.

ÉMILIE, souriant.

Avouez que vous méritez bien d'être puni de votre peu de galanterie de ce matin.

DAMPRÉ.

Ce reproche est bien injuste; si vous saviez, au contraire...

ÉMILIE.

Ah! n'entrons pas en discussion; il faut que je me sauve; ces messieurs m'attendent.

DAMPRÉ.

Mais alors, quand donc pourrai-je vous parler? C'est à vous seule qu'il faut que je parle.

ÉMILIE.

Ce soir... demain.

DAMPRÉ.

Je vous le répète, c'est pressé.

ÉMILIE.

C'est donc un secret? puisque vous ne pouvez pas parler devant un tiers.

DAMPRÉ.

Oui, un secret, et un secret bien important pour moi. Écoutez, Mlle Emilie. Voulez-vous être bien bonne? Je n'irai pas à cette pêche; allez-y. C'est à cent pas de la maison, revenez dans une demi-heure, ici, dans ce salon. Après, nous y retournerons ensemble.

ÉMILIE.

Il me semble que vous me demandez beaucoup: et je ne sais trop...

DAMPRÉ.

Quel mal cela vous fera-t-il? Je vous en serai si reconnaissant!

ÉMILIE, en souriant.

C'est là, je crois, ce qu'on appelle un rendez-vous?

DAMPRÉ.

Rendez-vous, si vous voulez; avec moi, c'est sans conséquence. N'en parlez pas seulement à ce docteur; car, il serait capable encore de venir nous interrompre.

ÉMILIE.

Je ne sais pas si je dois...

(Un domestique entre.)

UN DOMESTIQUE.

Monsieur et le Docteur, attendent Mademoiselle. Ils sont devant le perron.

ÉMILIE.

J'y cours. (A Dampré.) Venez-vous?

DAMPRÉ.

Que vous ai-je donc fait, pour que vous me refusiez une chose si simple? Je vous en supplie.

ÉMILIE.

Vous ne le méritez guères. Cependant, puisque vous y tenez si fort, dans une demi-heure, je serai ici; mais après, vous viendrez à la pêche?

DAMPRÉ.

Tout ce que vous voudrez. (Émilie sort.)

SCÈNE V.

DAMPRÉ, seul.

La tâche est rude. Elle est bien habile, ma petite cousine. Au moment où on croit la tenir, elle vous glisse dans la main. Je devine bien son jeu; elle espère m'amener à épouser. Mais elle a à faire à forte partie, je m'en flatte. Cependant, jusqu'à présent, tout l'avantage est de son côté... Le moment est venu de faire tourner la chance... cet entretien...

(Il s'assied, et prend un journal.)

SCÈNE VI.

DAMPRÉ, CHARLES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Charles.

M. le Général chasse à un petit quart de lieue d'ici; je vais le faire avertir de l'arrivée de monsieur. Monsieur de Cormon et mademoiselle sont à la pêche tout près du château. Faut-il les prévenir?

CHARLES.

N'en faites rien. Je vais m'habiller, et j'irai les rejoindre moi-même. (Le domestique sort.)

DAMPRÉ, se levant et donnant la main à Charles.

Eh quoi! Charles de Sérigny! Et par quel hasard dans ce *manoir?* Le Général ne nous avait pas annoncé votre arrivée.

CHARLES, avec un demi-embarras.

Mon père lui-même n'en était pas averti. C'est une surprise... Mais vous, Dampré? il est bien plus extraordinaire de vous voir ici, quand vous avez des chevaux qui courent à Chantilly. Que de conjectures sur votre absence!

DAMPRÉ.

Et personne ne devinera la vérité.

CHARLES.

Seriez-vous encore à la poursuite de notre inconnue de l'hiver dernier? Vous vous rappelez nos conventions: Vous ne devez rien me cacher.

DAMPRÉ.

Ah! il n'y a vraiment qu'un rêveur comme vous, pour concevoir une telle pensée. Soupirer six mois pour une inconnue, ce serait par trop romanesque.

CHARLES.

C'est donc quelque nouvelle conquête?

DAMPRÉ.

Vous l'avez dit; mais la position la plus bizarre, la plus incroyable... Imaginez-vous, mon cher, que je suis amoureux, mais amoureux d'une petite coquette...

CHARLES.

Qui ne soucie pas de vous.

DAMPRÉ.

Je ne dis pas cela... Mais il s'agirait de mariage.

CHARLES.

Et vous reculez... devant les liens de l'hyménée?

DAMPRÉ.

Oui, certes! pour deux raisons, sinon pour trois : la première, c'est que je me suis promis de ne jamais épouser une femme pour laquelle je me serais monté la tête. Le mariage, voyez-vous, c'est une affaire, c'est même une très grande affaire. Et allez donc traiter les affaires sérieuses quand la tête vous tourne. Seconde raison : c'est que la personne dont je vous parle est bien la petite coquette la plus avisée que je connaisse. Troisième motif, enfin, qui vaut les deux autres à la fois. Il n'y a pas de dot. Or, moi, j'ai pour système, si je fais jamais cette triste folie d'entrer en ménage, de n'épouser qu'autant qu'il y aura une fortune au moins égale à la mienne.

CHARLES.

S'il en est ainsi, que voulez-vous? qu'espérez-vous?..

DAMPRÉ.

Ce que je veux... me faire aimer... prendre des arrhes sur le mariage, si je puis... et sinon... la petite se mariera; j'y aiderai au besoin, et alors je serai le premier en date... Pour être franc, je dois ajouter, cependant, que je suis un peu *pris ;* pas assez pour courir le risque de faire quelque étourderie, ce qu'espère ma rusée cousine; mais assez pour supporter l'ennui de la vie de campagne, en société de quelques provinciaux bien lourds, bien gauches, bien assommans.

CHARLES.

D'après tout ce que vous venez de me dire, je ne pense pas qu'il y ait indiscrétion à vous demander quelle est celle qui vous inspire un si grand sentiment.

DAMPRÉ.

Mais qui donc? si ce n'est ma cousine Émilie, nièce de M. de Cormon, mon oncle?

CHARLES, tressaillant et changeant de visage.

Ah! c'est mademoiselle Émilie.

DAMPRÉ.

La connaissez-vous?

CHARLES.

Oh!.. fort peu... J'ai passé ici deux ou trois jours, il y a quatre ans, en allant en Afrique. Votre cousine était alors un enfant, une bien jolie enfant... Vous disiez donc, Dampré, qu'elle cherchait à se faire épouser par vous?

DAMPRÉ.

Sans fatuité, je suis un bon parti pour elle; et elle est assez fine, je crois, pour l'avoir compris.

CHARLES.

Ce n'est donc qu'une supposition?

DAMPRÉ.

Si j'étais plus novice, je vous dirais que j'ai su toucher son cœur, et qu'elle m'aime sans calcul, sans arrière-pensée; mais quand on a mon expérience, on cherche partout le dessous des cartes et on ne se laisse pas prendre aux trompeuses apparences. Je pense donc tout simplement qu'elle ne serait pas fâchée de devenir madame de Dampré.

CHARLES.

Qui vous porte à le croire? Vous a-t-elle dit qu'elle vous aimait?

DAMPRÉ.

Dit!.. oh! non pas. Elle y entend autrement malice; mais, du matin au soir, elle cherche à m'occuper d'elle. Il n'est sorte d'agaceries qu'elle ne prodigue pour m'attirer. Elle trouve moyen de déployer devant moi tout ce que son esprit a de piquant et d'imprévu, tout ce que sa gentillesse a de graces séduisantes. Elle passe de la gaîté à la bouderie, de la bouderie au sérieux; et toujours pour se montrer à son avantage. Au milieu de ce petit manége, il est facile de démêler dans son regard fixé sur moi, quand j'ai l'air de n'y pas prendre garde, dans son désir continuel de rencontrer mon approbation, quelque chose de plus qu'un simple calcul... Enfin, je n'ai pas besoin de vous expliquer ce je ne sais quoi, qui dénote un sentiment, et auquel la jeune fille la plus dissimulée chercherait en vain à se soustraire. Avec un peu d'habitude on ne saurait s'y méprendre.

CHARLES.

N'avez-vous jamais eu d'explications avec elle?

DAMPRÉ.

Jusqu'à présent elle avait toujours éludé; elle voulait avant tout s'assurer de son empire sur moi. Aujourd'hui, cependant, elle a fini par consentir à m'accorder un entretien, ici même, dans un instant, pendant la pêche. Elle espère probablement en voir sortir une proposition de mariage; mais, comme je vous l'ai dit, ce n'est pas là mon compte.

CHARLES, avec feu.

Comment? mademoiselle Émilie vous aurait accordé un rendez-vous ? c'est impossible.

DAMPRÉ, étonné.

Comme vous prenez feu! Qu'avez-vous donc? (A part.) Aurais-je fait une maladresse? Il avait des intentions peut-être. (Haut.) Ce n'est pas un rendez-vous, c'est un entretien.

CHARLES.

Il est inutile de jouer sur les mots. S'il était vrai... Mais, je ne vous dissimule pas que le portrait que vous venez de faire de Mlle Émilie, ne me paraît fidèle à aucun titre, et je suis surpris d'entendre sur son compte de pareils propos.

DAMPRÉ.

Qu'avez-vous donc Sérigny? Calmez-vous. Vous me faites presque repentir de m'être laissé aller à vous parler avec abandon. Je vous ai dit à vous, ce que je n'aurais pas dit à un autre... l'intérêt que vous y prenez...

CHARLES, l'interrompant.

L'intérêt que j'y prends est tout naturel. J'ai toujours considéré M. de Cormon comme un second père, et il m'est impossible d'entendre froidement des inculpations aussi graves contre

sa nièce... surtout quand je crois ces inculpations mal fondées.

DAMPRÉ.

Savez-vous que vous me mettez là dans une singulière position. Je me livre aveuglément... je m'ouvre à vous, comme à un ancien ami dans l'honneur duquel j'ai une confiance entière, et voici que vous vous posez envers moi comme le champion d'une personne, qui après tout me touche de plus près que vous, puisqu'elle est ma cousine.

CHARLES.

Si votre position est fausse vous ne devez l'attribuer qu'à vous-même... car, si ce que vous m'avez dit était vrai?..

DAMPRÉ, l'interrompant.

Vrai, mais en douteriez-vous? me croyez-vous capable d'ajouter un seul mot à la vérité?

CHARLES.

Ce rendez-vous, cet entretien?..

DAMPRÉ.

Cet entretien aura lieu dans cinq minutes, à moins cependant que Mlle Émilie n'ait changé d'idée.

CHARLES.

A la bonne heure, j'aime à voir que vous reculez déjà.

DAMPRÉ.

Veuillez croire que je ne recule pas, et que je n'ai pas besoin de reculer. Mlle Émilie m'a promis d'être ici dans un moment; le moment s'est écoulé, et je pense qu'elle va venir. En tout cas, vous comprenez qu'il ne saurait me convenir de vous avoir pour témoin, et d'ailleurs, je n'ai pas l'habitude d'être forcé à fournir la preuve de ce que j'avance.

CHARLES.

J'en suis fâché. Mais au point où en sont les choses, j'ai besoin de me convaincre par moi-même, il importe que je sache ce que je dois penser d'elle ou... de vous.

DAMPRÉ.

M. de Sérigny, vous abusez de ma position.

CHARLES.

Comme il vous plaira, je reste.

DAMPRÉ.

C'est trop...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉMILIE.

ÉMILIE, entre en courant.

Me voilà. (Elle tressaille en voyant Charles.) Vous ici, M. Charles, nous ne vous attendions que demain.

DAMPRÉ, à part.

Elle était instruite de son arrivée.

CHARLES, à part.

Il est donc vrai? (Haut.) J'ai voyagé la nuit. J'étais pressé.

ÉMILIE.

Vous nous prenez à l'improviste; votre chambre n'est pas prête, je vais la faire préparer.

CHARLES.

Ne vous en donnez pas la peine, Mademoiselle; je repars à l'instant.

ÉMILIE, troublée et avec émotion.

Vous partez?..

CHARLES.

Une mission particulière m'oblige de me rendre à Paris sans délai; permettez-moi d'aller donner quelques ordres. (Bas à Dampré.) J'ai des excuses à vous faire.

DAMPRÉ, de même.

Au moins pas un mot de tout ceci, vous me le promettez sur l'honneur.

CHARLES.

Je vous le promets. (Il sort.)

ÉMILIE.

Ce prompt départ.

DAMPRÉ.

Il est militaire, il faut avant tout qu'il remplisse les ordres qui lui sont donnés.

(Cormon et le Docteur entrent en courant.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CORMON, LE DOCTEUR.

CORMON ET LE DOCTEUR.

Charles est arrivé?

ÉMILIE.

Il repart à l'instant.

CORMON.

Comment il repart à l'instant? tu te trompes.

ÉMILIE.

Je viens de le voir, il me l'a dit lui-même.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, CHARLES

LE GÉNÉRAL.

Charles! Charles! où est-il?

(Charles entre, se jette dans les bras de son père. Cormon lui donne la main.)

CORMON.

Que dit donc Émilie? vous nous quittez tout de suite.

LE DOCTEUR.

Pour revenir bientôt.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que cela signifie?

CHARLES.

Le gouverneur d'Afrique m'a chargé de dépêches pressées, pour le ministre de la guerre.

LE GÉNÉRAL.

Et vous ne m'en parliez pas dans votre lettre de Toulon.

CHARLES, embarrassé.

J'espérais les faire remettre par un autre. Mon père, si vous vouliez m'accorder quelques instans.

LE GÉNÉRAL.

Venez tout de suite.

CORMON.

Restez ici, Messieurs, nous vous laissons. (Bas au Général.) Je reviendrai dans un instant.

LE DOCTEUR, à Émilie qui sort avec lui.
C'est l'affaire de deux jours.
(Tous sortent, excepté Charles et le Général.)

SCÈNE X.

CHARLES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.
Savez-vous que je ne comprends rien à une nouvelle aussi inattendue.

CHARLES.
Je vous dirai la vérité, mon père. Non, je n'ai pas de mission du gouverneur d'Alger; mais je ne saurais demeurer ici plus long-temps. Je venais pour épouser Mlle Émilie, et ce mariage...

LE GÉNÉRAL, étonné.
Ce mariage?..

CHARLES, avec prière.
Rien n'est arrêté encore. Vous n'avez instruit personne d'un projet que les circonstances pouvaient rompre. Permettez que je me retire... permettez que je reste libre... il n'aura été question de rien entre nous.

LE GÉNÉRAL.
Je vais de surprise en surprise... Songez-vous bien, Charles, à ce que vous me dites? Il n'aura été question de rien entre nous?.. Et Cormon?.. et la parole qu'il m'a donnée, que mes instances ont obtenue de sa délicatesse? Vous n'y avez pas réfléchi, ou plutôt vous me cachez encore quelque chose. Il y a une raison au fond de votre conduite... Pas de détours, pas de fausse délicatesse, vous aimiez Mme de Saran, vous étiez assidu auprès d'elle avant votre départ pour l'Afrique... Vous seriez-vous engagé?...

CHARLES.
Non, mon père, je n'ai jamais aimé Mme de Saran, et si vous aviez pu vous tromper un instant sur la nature de mes relations avec elle, croyez du moins que je ne couvrirai jamais de mon nom ses inconséquences.

LE GÉNÉRAL.
Mais alors, quel autre motif; car vous ne pensez pas que j'accepte une aussi soudaine détermination sans la combattre. Il s'agit, ici, de mes plus chères espérances, de mes projets les plus ardemment poursuivis; et avant que j'y renonce vous m'aurez dit sur quoi se fonde votre résistance.

CHARLES.
Ne m'en veuillez pas, mon père; il m'en coûte plus que je ne saurais l'exprimer de me soustraire à vos désirs; ce n'est pas une fantaisie, ce n'est pas un caprice... Non, j'ai toujours regardé le mariage comme une chose sérieuse, j'y ai toujours vu le bonheur, ou le malheur de ma vie; à mesure que je m'en suis approché, je m'en suis effrayé davantage, et le voyant de plus près... le courage m'a manqué.

LE GÉNÉRAL.
Est-ce là ce que je rapporterai, tout à l'heure, à Cormon, qui attend le résultat de notre entretien. Lui dirai-je que vous êtes venu démentir ce que vous nous avez écrit tant de fois... Trêve de dissimulation, Charles, la vérité... je vous la demande.

CHARLES.
Eh bien! si ce cœur qui m'était dû s'était déjà donné en secret? si je venais, confiant et crédule, échanger un serment contre un mensonge. Ah! j'en appelle à vous, mon père, un honnête homme doit-il épouser une femme qu'il n'estime pas, et commettre au hasard l'honneur de son nom?

LE GÉNÉRAL.
Que voulez-vous dire?.. Je ne veux pas vous comprendre, Charles... Oh! vraiment vous me tenez là des discours insensés.

CHARLES.
Insensés! oh! non, ce que je vous dis n'est que trop vrai; aussi bien ne puis-je rien vous taire! Oui, c'est de Mlle Émilie que je vous parle. Mlle Émilie est une coquette, qui ne cherche un mari que pour avoir une sauvegarde à ses coquetteries.

LE GÉNÉRAL.
Qui a pu vous inspirer de pareilles idées?.. Qui que ce soit, celui-là a menti, je vous assure... Émilie, la simplicité, la douceur, la bonté même. Depuis long-temps, je la connais: depuis un mois, j'ai les yeux attachés sur elle, comme un père qui prépare le bonheur de son fils, et j'ai reconnu en elle toutes les qualités qui ont pu me faire désirer de la nommer ma fille.

CHARLES.
Pardonnez-moi, mon père, de récuser, pour cette fois seulement, votre jugement, toujours si exacte; j'ai malheureusement des preuves trop convaincantes, de tout ce que j'ai avancé sur son compte... elle a joué devant vous une comédie, à laquelle votre loyauté s'est laissé surprendre.

LE GÉNÉRAL.
Des preuves?.. et quelles preuves?..

CHARLES.
Il ne m'est pas permis de m'expliquer davantage.

LE GÉNÉRAL.
Vous ne pouvez pas en avoir.

CHARLES.
Mon père...

LE GÉNÉRAL.
Mais, vous ne savez donc pas... mais il faut donc vous répéter que vous n'aviez pas même le choix d'un oui ou d'un non, dans ce mariage? que notre devoir était tracé à tous deux? qu'il y avait là une dette de reconnaissance? et que vous ne voulez pas l'acquitter? Je vous l'ai dit: sans Cormon, sans sa loyauté, nous n'aurions rien, absolument rien. Sachez donc que sa position est aujourd'hui des plus critiques; tous mes efforts pour lui faire accepter une partie de ce que je possède ont été inutiles. Ce matin encore, il m'a refusé avec obstination. Le seul moyen de nous acquitter envers lui, c'est votre mariage avec sa nièce. Ce projet, je l'ai communiqué à Cormon; sa délicatesse s'y refusa d'abord, il accepta enfin, mais à une condition, Charles, c'est qu'Émilie vous aimerait, c'est que vous aimeriez Émilie. Et maintenant, pour je ne sais

quelle chimère, pour des mensonges, des calomnies peut-être, vous me laissez le poids d'un bienfait, qui devient un fardeau. En un mot, vous faites de nous des ingrats.

CHARLES.

Je suis bien malheureux de vous désobéir. Ce que vous venez de me dire de la triste position de M. de Cormon me rend encore plus dure, s'il est possible, la pénible obligation dans laquelle je me trouve. Il n'y a pas de sacrifices, que je ne fusse prêt à faire pour vous, mon père ; mais épouser une femme qui ne m'aimerait pas, qui serait coquette, qui mettrait son amour et sa confiance dans un autre, qui me tromperait, enfin, c'est une idée que je ne puis supporter. Je le sens, je la haïrais autant que j'aurais pu l'aimer ; je la rendrais malheureuse, bien malheureuse, je le serais aussi. Vous, et ce digne M. de Cormon vous vous reprocheriez les suites de cette union qui aboutirait sans nul doute à une catastrophe... Oh ! oui, mon père, pour notre salut à tous, n'insistez pas davantage.

LE GÉNÉRAL.

Mais encore une fois, ces preuves quelles sont-elles ? que je puisse en apprécier la valeur ; vous éclairer sur leur fausseté.

CHARLES.

Un jour, vous saurez tout ; mais aujourd'hui, je suis engagé d'honneur... Il vaut mieux que je parte ; ne me retenez plus, ne m'en veuillez pas, je souffre bien assez et au-delà de ce que vous pouvez comprendre. J'ai dit que j'avais une mission, mon départ paraîtra tout simple ; et... soyez certain, mon père, que M[lle] Émilie n'en sera nullement contrariée.

LE GÉNÉRAL.

Je ne saurais lutter plus long-temps contre une conviction aussi enracinée. Puissiez-vous ne jamais regretter ce que vous faites aujourd'hui. Partez donc, et que tout ceci reste dans le plus grand secret. Je n'ai pas besoin de vous le rappeler ; s'il sortait de votre bouche un seul mot qui pût atteindre, dans sa réputation, la nièce d'un homme à qui nous devons tout... ce serait la plus noire ingratitude !..

CHARLES.

Oh ! mon père... Vous ne doutez pas de moi !.. dites que vous me pardonnez le chagrin que je vous cause dans ce moment ; il ne peut égaler, croyez-le, celui que j'éprouve moi-même.

LE GÉNÉRAL.

Je vous plains bien plus que je ne vous en veux ; car vous agissez là, sous l'empire d'un trop funeste aveuglement... Malheureux qui repousse le bonheur, quand le bonheur venait à vous ! (Charles lui prend la main et sort.)

SCÈNE XI.

LE GÉNÉRAL seul ; puis CORMON et LE DOCTEUR.

LE GÉNÉRAL.

Pauvre Cormon ! il n'acceptera pas. Que faire ? que résoudre ? Ce qui lui reste de fortune n'est pas même de l'aisance... Je ne vois plus qu'un seul moyen.

CORMON.

Eh bien ?..

(Le Général va vers lui tristement en lui tendant la main. — Le Docteur se présente à son tour.)

LE DOCTEUR.

Eh bien !

LE GÉNÉRAL, prenant un air joyeux.

Eh bien ! Docteur, elle sera madame de Sérigny.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène se passe à Paris dans l'hôtel du général de Sérigny.

Un petit salon de l'hôtel.

SCÈNE I.

CHARLES et UN DOMESTIQUE. Ils entrent.

LE DOMESTIQUE.

M. le Général est tout-à-fait convalescent ; mais, comme on craignait un retour de fièvre, cette nuit, Madame a veillé jusqu'à quatre heures au pied du lit de Monsieur. Aussi, n'est-elle pas encore levée.

CHARLES.

N'informez personne de ma présence ici ; avertissez-moi, seulement, aussitôt que mon père sera visible.

LE DOMESTIQUE.

J'oubliais de donner à Monsieur une lettre qu'on m'a bien recommandé de lui remettre dès son arrivée.

CHARLES, seul. Il s'assied.

Je vais donc la revoir ! Cette idée me bouleverse, m'épouvante... Huit mois d'absence ont été impuissans ; je me retrouve aujourd'hui tout aussi agité que je l'étais avant d'avoir quitté ces lieux... C'est ici, dans ce salon même, que la nouvelle de ce fatal mariage !.. Elle... ma belle-mère, la femme de mon père !.. Je saurai prendre sur moi ; mais, je le sens, il faudra que je m'éloigne encore ; car sa présence... Oh ! oui, une fois mon père rétabli, je pars sur-le-champ. (Il ouvre la lettre.) Ah ! c'est de M[me] de Saran ; je n'y pensais plus. Dans le premier moment de désespoir, je lui ai laissé croire que je l'aimais. Devenir son mari... Oh ! non, jamais. Mais, que lui dire ? comment lui cacher ?.. la jalousie a des yeux de lynx. Décidément, il faut que je reparte

au plus tôt. (Il lit, et froisse la lettre dans sa main.) C'est bien cela : des sentimens, des promesses. Elle ne sait donc pas que ce cœur est desséché... qu'il est, pour jamais, fermé à l'amour !..

SCÈNE II.

LE DOCTEUR et CHARLES.

LE DOCTEUR.

M. de Sérigny? Comment donc? Déjà arrivé? mais voici à peine un mois que je vous ai écrit; et de Paris à Saint-Pétersbourg...

CHARLES.

Aussi, n'ai-je pas perdu une minute. A la réception de votre lettre, qui m'annonçait le danger de mon père, je me suis mis en route, et je suis venu sans m'arrêter. Eh bien! comment va-t-il? l'avez-vous vu ce matin?

LE DOCTEUR.

Rassurez-vous. Guéri, complètement guéri! Nous avions craint, cette nuit, un retour de fièvre; mais nous en avons été quittes pour la peur.

CHARLES.

Je sais, Docteur, les soins que vous avez donnés à mon père pendant cette maladie, et je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous en suis reconnaissant.

LE DOCTEUR.

Oh! mes soins, la belle chose pour en parler; c'est mon métier, c'est mon devoir; trop heureux, d'ailleurs, si j'ai pu rendre au Général un peu de ce que je lui dois. Mais à qui vous devez de la reconnaissance, Monsieur de Sérigny, c'est à notre bonne, notre excellente Émilie. Jamais soins plus empressés, plus intelligens, plus affectueux, n'ont été prodigués. Parlez-moi de semblables garde-malades! à la bonne heure, si nous en avions toujours comme cela, en dépit de la science, nous ferions des miracles.

CHARLES.

Mais, comment pouvait-elle allier les fonctions de garde-malade avec le monde, les soirées, les bals? car elle est de tout, elle est partout, m'écrivait-on.

LE DOCTEUR.

Les soirées, les bals! elle n'a mis le pied nulle part depuis la maladie du Général. Porte close... les invitations pleuvaient de tous côtés; refusées sans rémission. M. de Sérigny avait beau la supplier de sortir, de s'amuser; jamais elle n'a voulu y consentir. Le matin, une petite promenade au bois de Boulogne, et, le reste de la journée, au pied du lit du malade; ce qui, au surplus, n'a pas laissé de faire quelque sensation dans Paris; car, aujourd'hui, on ne peut plus se passer d'elle. Une soirée où Mme de Sérigny n'est pas est une soirée manquée... Oui, la petite provinciale (c'est ainsi qu'on la nomme), l'emporte sur toutes les belles dames. Quand elle entre dans un salon, il faut voir comme on l'entoure! Un signe de tête, et on applaudit; une parole, et on admire. Les femmes tâchent de lui dérober un secret... qu'elle n'a pas. C'est à qui sourira, c'est à qui se penchera, c'est à qui marchera comme elle. On imite sa toilette, on imite ses coiffures; il n'y manque qu'une chose, c'est ce je ne sais quoi de nouveau et d'imprévu, qui charme et qui séduit. Si elle est patronesse d'un bal pour les pauvres, elle place plus de billets, à elle seule, que toutes les autres à la fois. Si elle quête à l'église, quelle ferveur de charité chrétienne! Je n'aurais jamais cru les Parisiens si bienfaisans. Il y a foule pour déposer son offrande entre d'aussi belles mains. Dans ces occasions-là, c'est moi qui suis son chevalier. Aussi, faut-il voir comme les beaux me font charmante mine; on me prend sous le bras; mon cher Docteur par-ci, mon cher Docteur par-là. Je n'ose pas répondre que je ne sois un médecin à la mode, le médecin des dames. Les uns espèrent que je les servirai auprès de la reine du jour; les autres, que je leur fournirai les moyens d'en médire; car je sais bien que je ne suis là, que le chien du logis; je ne me laisse pas prendre à toutes ces charmantes caresses. C'est égal, j'en suis aussi heureux, aussi fier, que si elles s'adressaient réellement à moi; et puis, rien ne m'amuse autant que de voir la fureur de certaines amies intimes, qui nous entourent, qui nous embrassent, et qui enragent, au fond du cœur, des succès de la petite provinciale.

CHARLES.

De qui donc voulez-vous parler?

LE DOCTEUR.

Oh! nous en avons plusieurs; mais une, surtout, une jeune veuve qui vient continuellement ici, qui fait des graces, des protestations de dévouement; et, quand on a le dos tourné... je lui ai surpris de petits mots... Eh pardieu! vous devez la connaître; c'est Mme la duchesse de Saran.

CHARLES.

Sans doute... je la connais... Mais mon père, comment s'accommode-t-il de cette vie bruyante, agitée? elle n'est ni dans ses goûts, ni dans ses habitudes.

LE DOCTEUR.

Oh! M. le Général en prend à son aise. Il n'accompagne pas toujours sa femme; d'ordinaire, il la conduit dans le monde et l'y laisse, pour aller faire sa partie au cercle. Mais il est heureux de tous les succès de Mme la comtesse de Sérigny. Son amour-propre de mari en est flatté.

CHARLES.

Je le conçois... Mais, dites-moi, la porte de Mme de Sérigny, s'est-elle ouverte pour les hommes, le matin?

LE DOCTEUR.

Ah! c'est une question qui a été traitée en grand conseil. J'ai eu l'honneur d'être appelé à la délibération. Il a été décidé que, pendant les premiers six mois de son séjour à Paris, Mme de Sérigny ne recevrait pas le matin. Ce terme est expiré; mais durant la maladie du Général, elle n'a voulu voir personne. Maintenant, je pense que la porte sera ouverte.

CHARLES.

Ainsi, jusqu'à présent, elle n'a reçu personne

chez elle, pas même son cousin Eugène de Dampré?

LE DOCTEUR.

M. de Dampré, comme parent, était excepté. Elle l'a peu vu le matin, cependant; mais il vient souvent le soir. Il dîne même une ou deux fois par semaine avec nous... Ces questions auraient-elles une intention? Savez-vous, M. de Sérigny, que je vous trouve bien froid sur le compte de votre belle-mère?.. auriez-vous un motif?..

CHARLES, embarrassé.

Aucun, je vous assure... les questions que je vous fais, n'ont rapport qu'à mon père. Je ne l'ai pas vu depuis son mariage et je désirais avoir quelques renseignemens sur les nouvelles habitudes de la maison; d'ailleurs, vous le savez, je ne connais presque pas Mme de Sérigny.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, ÉMILIE.

(Ils entrent par la porte de gauche.)

(Charles se jette dans les bras de son père.)

LE GÉNÉRAL.

Charles, il s'en est peu fallu que vous vinssiez trop tard; mais, grace au Docteur et à cet ange, (En montrant Émilie.) je suis complètement rétabli... J'y songe, je ne vous ai pas encore présenté à votre belle-mère.

ÉMILIE, tendant la main à Charles.

Nous nous connaissons de longue date. Notre dernière entrevue, il est vrai, a été courte et un peu froide; mais je n'en garde pas rancune.

(Charles lui prend la main avec un air un peu embarrassé.)

CHARLES.

Madame, je sais combien vos soins pour mon père ont été assidus...

ÉMILIE.

Voici ma récompense... Ne suis-je pas largement payée, quand je le vois si bien rétabli?.. mais j'aurai besoin de vous, M. Charles. A mesure que la santé revient, mon règne m'échappe; il faut que vous m'aidiez à le retenir encore quelques jours sous l'aile de la Faculté. Ne voulait-il pas dès ce soir aller à l'Opéra?

LE GÉNÉRAL.

C'était pour vous y conduire, Émilie; car, je souffre de l'entêtement que vous mettez à ne vouloir prendre aucune distraction depuis ma maladie. Je veux bien renoncer à l'Opéra, mais alors allez-y sans moi.

ÉMILIE.

C'est cela, pour que vous restiez au cercle, à faire votre partie de whist jusqu'à deux heures du matin. Non, non, nous passerons la soirée en famille. M. Charles nous racontera son voyage en Russie; il nous parlera de Saint-Pétersbourg, de ses plaisirs... des souvenirs qu'il y a laissés...

CHARLES.

Pourquoi vous priver de l'Opéra, Madame? le Docteur pourrait vous y conduire; je tiendrai ce soir compagnie à mon père. C'est bien le moins que je vienne vous relever le dernier jour.

LE DOCTEUR.

Supérieurement imaginé. On donne *Otello*, et pour ma part, je ne mets pas d'obstacle à cet arrangement.

ÉMILIE.

Non, décidément j'aime mieux rester à la maison. Je veux entendre vos histoires, je tiens à les connaître. Si vous avez des secrets à dire à votre père, vous aurez tout le temps d'ici au dîner; car, (En se tournant vers le Général.) il ne sortira pas de la journée.

LE GÉNÉRAL.

Petit tyran!

ÉMILIE.

Pour vous récompenser, demain je vous mènerai au bois de Boulogne; mais il faut un peu de patience. N'est-ce pas, Docteur?

LE DOCTEUR.

Oh! vous n'avez que faire de mes avis. Vous êtes le meilleur médecin du royaume!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE entre.

LE DOMESTIQUE.

M. de Dampré et M. le vicomte de Miremont demandent à parler à Madame.

CHARLES, à part.

Nous y voilà!

ÉMILIE.

Mais j'avais dit que je n'y étais pour personne.

LE DOMESTIQUE.

J'ai fait observer à ces Messieurs que Madame n'y était pas. M. de Dampré a insisté, il dit que c'est une affaire pressée, et il m'a ordonné de prévenir Madame.

ÉMILIE.

J'en suis bien fâchée... je suis à ma toilette.

LE GÉNÉRAL.

Et pourquoi donc, ma chère? Recevez ces Messieurs. Il ne faut pas vous tenir enfermée de la sorte. On dira que je suis un vieux jaloux, qui vous tyrannise; et vous savez que s'il y a quelqu'un de tyrannisé ici, c'est moi.

ÉMILIE.

Mais vraiment, je suis en toilette de famille; je n'avais pas songé à m'habiller pour recevoir des visites... et à cette heure.

LE GÉNÉRAL.

Allez vous faire belle; ils ne demanderont pas mieux que d'attendre.

ÉMILIE, au domestique.

Eh bien! priez ces Messieurs d'entrer ici; dans cinq minutes, je serai à eux.

LE GÉNÉRAL, à Charles.

Venez dans mon cabinet, nous avons bien des choses à nous dire. (Ils sortent.)

ÉMILIE, au Docteur.

Vous, Docteur, vous allez faire les honneurs à ces Messieurs.

LE DOCTEUR.

Pas le moins du monde. M. de Dampré peut bien se faire les honneurs à lui-même. J'ai quelques visites qui m'appellent, et je vais m'en acquitter de ce pas.

ÉMILIE, en souriant.

Bonne chance... Les médecins en ont autant besoin que les joueurs. (Elle sort en souriant.)

LE DOCTEUR.

Méchante!.. (Il sort.)

SCÈNE V.

DAMPRÉ et LE VICOMTE.

LE DOMESTIQUE.

Madame prie ces messieurs d'attendre un moment. (Il sort.)

DAMPRÉ, au Vicomte.

Vous y voilà donc, Vicomte, et amené par moi; avouez que c'est généreux.

LE VICOMTE.

La générosité est la vertu des forts.

DAMPRÉ.

Vous me flattez... c'est de la reconnaissance; et, franchement, je ne sais pas si j'ai des droits à la vôtre. Je vous amène ici, d'abord parce que vous y seriez venu sans moi, et ensuite parce que, malgré tout votre mérite, je suis sûr que vous ne réussirez pas.

LE VICOMTE.

Avec un rival comme vous, mon cher de Dampré, je sais qu'il y a présomption à entrer en lutte; cependant, je vous l'ai déjà dit, je ne suis pas sans espérance.

DAMPRÉ.

Vous ne savez pas à qui vous avez affaire; vous ne connaissez pas ma petite élève... Je peux me vanter que c'est une éducation qui me fera honneur, et je l'ai entreprise bien gratuitement... j'en suis la première victime.

LE VICOMTE.

Victime!.. je voudrais l'être à votre manière. Écoutez: on connaît votre façon d'agir; vous avez pour méthode de ne compromettre une femme qu'après avoir rompu avec elle, et, comme vous n'en êtes pas encore là avec madame de Sérigny, vous jouez la réserve, vous faites de la discrétion... Avec un ami, toutefois, vous pourriez être plus franc; d'autant que vous avez mauvaise grace à dissimuler. Votre liaison n'est un secret pour personne. Dieu merci, vous avez fait une chose avérée. Est-ce que l'on ne voit pas bien clairement sur quel pied vous etes avec elle?..

DAMPRÉ.

Vous ne voulez pas être dissuadé... je n'y peux rien... En tous cas, je vous proteste que je jouerai avec vous cartes sur table. Vous êtes venu à moi sans détour; jamais je ne trompe ceux qui en usent ainsi... Vous voici dans la place, tâchez de vous en emparer... Je ne chercherai pas à traverser vos projets. Si vous réussissez, je vous jure que je me déclare battu et content; mais si vous êtes repoussé, au contraire, vous vous rappelerez que je vous ai averti d'avance, et vous me permettrez bien de rire un peu à vos dépens... Je vous compte déjà comme une victime de plus à mettre sur la liste de ma petite cousine; car, d'honneur, je commence à croire que vous en êtes sérieusement amoureux.

LE VICOMTE.

Amoureux!.. C'est un mot, Dampré, que vous ne devriez jamais dire en face à personne; de votre part on pourrait le prendre pour une injure. Au reste, amoureux ou non, appelez cela comme vous voulez, le fait est que je ne crois madame de Sérigny ni aussi légère, ni aussi coquette, ni aussi insensible qu'on se plaît à le prétendre. Je ne suis pas absolument novice, je n'ai pas en général plus d'illusions qu'un autre... et cependant, malgré les fâcheux augures, nous verrons si c'est de la témérité.

DAMPRÉ.

Soit... Il est bien convenu que vous me tiendrez au courant de vos progrès, heure par heure; car, si j'ai à plier bagage, je ne veux pas qu'on me donne mon congé.

LE VICOMTE.

Vous agissez si généreusement à mon égard, que je n'ai rien à vous refuser.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Pardon, messieurs, de vous avoir fait attendre; vous m'avez prise au dépourvu; je n'étais pas encore habillée.

DAMPRÉ.

C'est à nous d'obtenir grace pour avoir forcé votre porte à une heure si indue; mais nous sommes ambassadeurs, ou du moins, l'ambassadeur... le voici; moi, je ne suis qu'introducteur.

LE VICOMTE.

La marquise de Miremont, ma tante, me charge d'une mission auprès de vous, madame. Cette mission, je lui avais promis de la remplir ce matin même en personne, et Dampré, dont j'ai réclamé l'obligeance, a bien voulu me mettre en position de tenir ma promesse.

ÉMILIE.

Je suis toute disposée à recevoir l'ambassade, et je remercie la marquise d'avoir si bien choisi son ambassadeur.

DAMPRÉ.

Vous allez lui donner de l'amour-propre, et on en aurait à moins.

LE VICOMTE.

Je ne suis pas si prompt à prendre pour moi ce qui n'est pas à mon adresse. (A Émilie.) Ma tante a su que madame la duchesse de Saran devait, après-demain, vous présenter à la cour, et je viens, de sa part, réclamer auprès de vous contre cet arrangement. Elle a des droits qui doivent passer avant ceux de la Duchesse. Parente du Général, et sa plus ancienne amie, c'est à elle que l'honneur de cette présentation doit appartenir. Elle espère que vous voudrez bien reconnaître la justesse de sa prétention.

ÉMILIE.

Rien ne saurait me flatter davantage que l'aimable exigence de la marquise de Miremont. Madame de Saran, il est vrai, m'avait offert son patronage: mais elle consentira sans peine à se débarrasser d'une corvée que la Marquise veut

bien réclamer avec tant d'obligeance... Je me dégagerai.

LE VICOMTE.

Je vous en remercie pour madame de Miremont; et permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien lui apporter vous-même demain soir cette bonne nouvelle. Vous n'avez pas oublié que ma tante a un peu de musique, et qu'elle compte sur le plaisir de vous recevoir.

ÉMILIE.

Si la santé de M. de Sérigny me le permet, je ne manquerai certainement pas une aussi agréable soirée.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE SARAN et UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonce.

Mme la duchesse de Saran. (Il sort.)

Mme DE SARAN.

Par quel hasard, ma chère, vous trouvé-je en si belle compagnie.

ÉMILIE.

Par un hasard qui vous regarde un peu.

LA DUCHESSE.

En vérité, j'aurais pensé qu'entre vous trois vous aviez mieux à faire qu'à vous occuper de moi.

LE VICOMTE.

Aussi, Mme la Duchesse, pour la première fois de votre vie, vous n'aviez ici que le second rôle.

LA DUCHESSE.

Je ne vous demande pas, Vicomte, à qui vous donnez le premier; mais tout cela ne me dit pas le mot de l'énigme.

ÉMILIE.

Il n'y a ni premier ni second rôle : Mme de Miremont m'a député le Vicomte, pour réclamer ce qu'elle veut bien appeler le droit de me présenter après-demain au château. Je disais à ces Messieurs que c'était une corvée dont vous vous verriez dégager sans peine.

LA DUCHESSE.

Pas du tout; c'était chose arrangée entre nous, et je ne sais pas pourquoi Mme de Miremont vient se jeter ainsi à la traverse de nos projets... c'est l'envie de produire de l'effet à tout prix. La Marquise sait bien qu'avec vous, elle est sûre d'être choyée, d'être entourée; tandis que seule on lui fait des saluts très bas, très empressés, mais de très loin. Et puis elle ne serait pas fâchée, de se donner les airs de vous chaperonner.

LE VICOMTE.

Voici bien de l'esprit, Mme la Duchesse, pour interpréter à mal un désir fort naturel.

LA DUCHESSE.

Allons, Vicomte, ne vous croyez donc pas obligé de prendre la défense de la Marquise, parce qu'elle est votre tante; ce serait pousser trop loin l'esprit de famille. D'ailleurs Mme de Miremont est ma meilleure amie, et je suis fort éloignée de vouloir en dire du mal; mais je n'aime pas qu'on marche sur mes brisées.

DAMPRÉ.

A votre tour, calmez-vous Mme de Saran; car à voir la chaleur avec laquelle vous retenez cette présentation, on pourrait, aussi charitablement, vous supposer des motifs.

LA DUCHESSE.

Oh! vous, M. de Dampré, je vous connais par cœur. S'il y a quelque mauvaise pensée à saisir, on est sûr que vous ne la laisserez pas tomber à terre. Veuillez croire que je n'ai aucun motif. D'ailleurs Mme de Sérigny est libre de choisir, et, si elle consent à se plier aux caprices de la Marquise, je lui rends sur-le-champ sa parole.

LE VICOMTE.

Ma tante est la cousine de M. de Sérigny, et à ce titre...

LA DUCHESSE.

Ah! voici... une raison... et puis pour faire ma paix avec le Vicomte, qui à l'air de me bouder, je n'insisterai pas davantage... Je me retire devant les droits de Mme de Miremont; parlons d'autre chose.

ÉMILIE.

Ne voulez-vous pas vous asseoir!

(Ils s'asseyent tous les quatre.)

LA DUCHESSE, à Émilie.

La marquise, vous verra-t-elle demain soir?

ÉMILIE.

Je viens de m'engager à aller chez elle.

LA DUCHESSE.

Tant mieux... Savez-vous, ma chère, que l'on a jamais vu un dévouement conjugal comme le vôtre? Soigner son mari, je le veux bien, mais se séquestrer pendant un mois, s'enfermer, se cloîtrer, c'est de l'exagération.

DAMPRÉ.

En tout cas, ce n'est peut-être pas un mauvais calcul; on disparaît pendant quelque temps...

LE VICOMTE.

Et l'on se fait désirer.

ÉMILIE.

Votre rôle de diplomate est fini, M. le Vicomte, et celui de flatteur n'est plus à la mode.

LA DUCHESSE.

Vous êtes bien comme les têtes couronnées à leur avènement; vous voyez des flatteurs partout. Le Vicomte n'a rien dit de trop; tout le monde vous désirait... excepté ceux pourtant qui étaient ravis de votre absence.

DAMPRÉ.

Si vous disiez celles, vous seriez plus dans le vrai.

LA DUCHESSE.

Est-ce que j'ai dit autre chose? Il est bien entendu que ce n'est pas vous autres, Messieurs, qui aviez intérêt à son absence. (A Émilie.) Vous faisiez faute à tous les hommes... hormis un cependant, ce digne baron d'Herlac, qui met tout son amour-propre, toute sa vanité, toute sa gloire dans les succès de sa femme. (Vous savez, cette petite perfection, à laquelle rien ne manque, si ce n'est de plaire.) Aussi, vous refuse-t-il gravement son approbation. On parlait, hier, de vous, devant lui; car, de qui parle-t-on,

à présent? « Mais, je ne vois pas, répondait-il, ce que vous trouvez de si extraordinaire dans Mme de Sérigny; petite personne, figure chiffonnée; elle a du jargon, je le nie pas; elle fait beaucoup de bruit dans un salon, voilà tout... Vanité de mari à part, Mme d'Herlac est bien plus belle; elle écrit comme un ange, et elle chante comme elle écrit; par malheur, c'est une femme qui ne se jette pas à la tête du premier venu, et personne n'y fait attention... Nouvelle preuve, entre mille, de l'excellent goût d'à présent. »

ÉMILIE.

Franchement, le baron d'Herlac avait raison; on me recherche, on dit que je suis à la mode, et je ne sais trop pourquoi; car Mme d'Herlac, par exemple, est bien mieux que moi, sous tous les rapports.

LE VICOMTE.

Il n'y a que vous, Madame, ou un baron d'Herlac, pour soutenir une pareille hérésie.

DAMPRÉ.

Et si les méchans propos du Baron étaient répétés par tout autre que par l'amie intime de Mme de Sérigny, on y verrait une intention malicieuse.

LA DUCHESSE.

Malicieuse... pour qui? pour les d'Herlac? C'est possible, si toutefois il y a de la malice à se moquer de gens dont la sottise est proverbiale.

DAMPRÉ.

Il y a quelque chose de plus proverbial encore, c'est la bonté de Mme la duchesse de Saran.

LA DUCHESSE.

Vous voulez absolument me faire la guerre, ce matin, M. de Dampré; mais je vous en préviens, vous perdrez votre peine. J'espère que Mme de Sérigny vous connaît assez, pour donner à vos méchancetés la créance qu'elles méritent.

ÉMILIE.

Il faut vraiment que je m'interpose, car le combat devient sérieux.

LE VICOMTE.

Entre Mme Saran et Dampré, la guerre est toujours meurtrière; ils se connaissent si bien que tous leurs coups portent au défaut de la cuirasse.

DAMPRÉ.

Eh bien! trêve... Parlons du dîner d'hier, chez le Commandeur. J'ai été bien contrarié qu'un engagement antérieur ne m'ait pas permis de m'y rendre. Vous y étiez, Mme la Duchesse; comment les choses se sont-elles passées?

LA DUCHESSE.

Superbe, magnifique, d'un luxe étourdissant. Des millions en vaisselle; des vins qui datent du déluge; valetaille poudrée et galonnée sur toutes les coutures; rien n'y manquait. Mais un ennui!.. j'aurais mieux aimé un peu moins de génie dans le menu, et un peu plus d'esprit pendant le dîner; moins de lumières et plus de gaîté... Et au milieu de tout cet apparat, ce pauvre Commandeur avait plutôt l'air de songer a ses entrées qu'à ses convives. (*Au Vicomte.*) Mais comment se fait-il que vous n'en fussiez pas, Vicomte? Je vous croyais très lié avec le Commandeur?

LE VICOMTE.

Oh! nous sommes en froid, depuis quelque temps; il est d'une susceptibilité, d'une exigence plus que ridicule. Si on ne lui fait pas régulièrement une visite, avant et après chaque invitation, il croit qu'on lui manque; il s'en offusque. C'est vraiment insupportable; cet homme a la visitomanie.

DAMPRÉ.

Eh! mon cher, il faut compatir aux faiblesses humaines. Faites comme moi, prévenu de la susceptibilité du Commandeur, j'ai été tout droit chez mon papetier; j'ai pris un cent de cartes de visite, je les ai remises au concierge, en compagnie d'un double louis, lui enjoignant de remettre au Commandeur une de mes cartes, avec le coin plié, toutes les fois qu'il le verrait rentrer de mauvaise humeur et *que la visite n'aurait pas donné;* aussi suis-je au mieux dans ses papiers, il me choie, je suis de tous ses galas; et il me cite avec emphase à la jeunesse du jour, comme un modèle de bonnes manières et de savoir-vivre.

LE VICOMTE.

Je vous remercie du moyen, mon cher Dampré; j'en userai certainement. Il se pourrait, toutefois, que ce fût un autre motif qui m'ait mis en froid avec lui. Voici ce qui s'est passé: Il y a un mois environ, j'y vais vers midi, il n'est pas visible; je tenais à lui parler; j'insiste, je force la porte; je suis le domestique, qui me mène droit à la salle à manger. Concevez ma surprise... j'aperçois le Commandeur, avec le grand air sérieux que vous lui connaissez, assis tout seul devant une table de vingt converts; vaisselle servie, maître-d'hôtel, valets de pied en mouvement, portant et reportant les plats vides (bien entendu.) Enfin, une véritable répétition. Je n'ai pu m'empêcher de lui faire observer que c'était mal à lui de fermer ses portes le jour de ses répétitions générales, et cela, juste au moment où elles sont si fort à la mode que le public choisi les préfère même aux représentations. La plaisanterie ne parut pas de son goût et il se peut qu'il m'en garde rancune. (*On rit.*)

ÉMILIE.

N'est-ce pas vous, Mme de Saran, qui avez mis dans la tête de ce pauvre Commandeur qu'il ne pouvait décemment prier à dîner, dans sa position, à moins d'avoir des repas somptueux, dont la magnificence dépassât tout ce qui se fait à présent?

LA DUCHESSE.

Sans doute; je savais qu'il se mourait d'envie d'étaler un luxe asiatique... Je l'ai servi à son gré; d'ailleurs, il y a aujourd'hui si peu de fortunes dans la bonne compagnie, qu'il serait vraiment impardonnable de ne pas encourager les étrangers, de bonne volonté, qui ne demandent qu'à se ruiner pour nous faire les honneurs de Paris.

DAMPRÉ.

Sur ce point, je suis complètement d'accord avec vous. Je trouve plaisant le scrupule de quelques *superfins*, qui prétendent que c'est déroger que d'aller chez ces richards exotiques qui veulent bien se mettre en frais pour nous recevoir. Ce sont des aventuriers, disent-ils, des gens de rien, sans naissance, qui, dans leur pays, ne sont pas même reçus à la cour, qui ont gagné leur fortune de telle ou telle façon. Eh! que nous importe! nous n'en faisons pas notre société intime. On y va sans conséquence, c'est un point de réunion; on y va pour leur dîners, pour l'éclat de leurs maisons. On y va, comme on va à l'Opéra, voilà tout; seulement, on ne paie pas à la porte.

LA DUCHESSE.

Je suis ravie, M. Dampré, de vous trouver dans d'aussi bonnes dispositions; vous allez décider M[me] de Sérigny, à venir dîner jeudi chez le chevalier Vaskonlos, ce crésus portugais, que je protége. D'ici à peu de temps, il aura la meilleure maison du faubourg Saint-Germain. Je m'en charge... Il a été bien entendu, entre nous, qu'il s'interdisait complètement le droit de prier qui que ce soit chez lui. Croiriez-vous que l'autre jour, il m'apporte une liste de quatre ou cinq personnes pour son bal de dimanche prochain? Des noms inconnus... l'une, était la cousine de M[me] de Vaskonlos, les autres lui avaient été recommandés par son ambassadeur, je crois. Vous pensez si je les ai exclus impitoyablement; et je lui ai déclaré net, que, s'il se permettait de faire une seule invitation par lui-même, non seulement je l'abandonnerais sans merci, mais je ne remettrais jamais les pieds chez lui. Vous concevez que sans cela on n'aurait aucune sécurité; on serait exposé à se trouver avec je ne sais qui... Il s'est confondu en excuses; maintenant, c'est chose arrêtée; et je vous réponds qu'on ne verra chez le chevalier Vaskonlos, que la meilleure compagnie.

LE VICOMTE.

A l'exception des maîtres de la maison.

LA DUCHESSE.

Il est malheureusement impossible de les exclure. (A Émilie.) Vous viendrez, n'est-ce pas?

ÉMILIE.

Je vous avoue qu'il me sourit peu d'aller chez des gens que l'on saluerait à peine, s'ils n'avaient de grands hôtels pour y recevoir.

LA DUCHESSE.

Cela ne vous engage à rien; vous n'êtes aucunement tenue, parce que vous allez chez eux, à les recevoir chez vous. Venez-y donc.

ÉMILIE.

Vous le voulez absolument. Je me résigne à faire exception en faveur de votre chevalier.

LA DUCHESSE.

Et vous, Vicomte, vous seriez bien aimable, si vous preniez sur vous de faire inviter demain chez M[me] de Miremont, non pas M[me] de Vaskonlos... Je ne suis pas si exigeante, mais au moins le Chevalier.

LE VICOMTE.

Je transmettrai votre désir à ma tante.

LA DUCHESSE.

Oh! vous le ravirez, je l'ai conduit avant-hier à la petite soirée de M[me] de Mertheuil, il était dans l'enchantement.

ÉMILIE.

Et à propos, vous y êtes-vous amusée?

LA DUCHESSE.

Oui... Nous n'étions qu'entre nous. Cette pauvre M[me] de Mertheuil s'était mise en quatre pour nous recevoir. Elle avait loué deux domestiques, elle avait fait venir des glaces et de l'argenterie. Aussi, sur le dos des cuillères, on lisait en grosses lettres: Tortoni. Et puis, les cheminées fumaient, les lampes s'éteignaient, pas moyen d'avoir une tasse de thé; de la limonade aigre, et de l'eau chaude. Enfin, pour cette petite soirée sans façon, toute la maison était sens dessus dessous. Je me sentais vraiment peinée de voir une personne si bien, ordinairement, prêter de la sorte au ridicule.

LE VICOMTE.

Au moins, vous n'aviez pas comme chez le Commandeur, à vous plaindre de la magnificence et de la raideur du service.

LA DUCHESSE.

Moi, je ne me plains de rien... Je me suis parfaitement amusée; mais je suis sûre que les mauvaises langues s'en empareront, et que cette soirée sera la risée de tout Paris.

DAMPRÉ.

Il me semble que vous n'épargnez rien pour cela.

LA DUCHESSE.

Bien au contraire, car j'aime beaucoup M[me] de Mertheuil. (Elle regarde à sa montre.) Messieurs, m'en voudrez-vous, si je vous prie de me laisser avec M[me] de Sérigny? Je voudrais causer un moment avec elle. (Dampré et le Vicomte se lèvent.)

DAMPRÉ.

Vous ne direz pas trop de mal de nous?

LA DUCHESSE.

M. de Dampré se croit toujours en jeu; mais je puis lui répondre qu'il ne sera pas question de lui.

DAMPRÉ.

Je vous en remercie. Car entre vos mains, je ne serais pas complètement rassurée.

ÉMILIE.

Maintenant que M. de Sérigny se porte mieux, je serai quelquefois chez moi de deux à quatre heures. M. de Miremont, j'espère que vous n'attendrez pas une nouvelle ambassade pour venir me voir. (Le Vicomte salue.) Vous dînez avec nous, M. de Dampré, n'est-ce pas? Vous savez que M. Charles est arrivé; c'est un ancien ami à vous, je crois.

DAMPRÉ.

Certainement; mais je ne pourrai pas accepter aujourd'hui votre aimable proposition. Je suis déjà engagé. (En s'en allant, bas au Vicomte.) Vous voyez si je vous fais la partie belle.

LE VICOMTE.

Je tâche d'en profiter de mon mieux.

DAMPRÉ, à part.

A nous, maintenant, de ne pas nous laisser gagner de vitesse.

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Ma chère Émilie, car il faut que vous me permettiez de vous appeler de ce nom, vous m'appellerez Laure, n'est-ce pas? Je viens ici pour une affaire importante. Oui, importante pour toutes les deux.

ÉMILIE.

Qu'est-ce donc?

LA DUCHESSE.

Écoutez... vous n'avez pas encore l'expérience du monde. Vos premières années se sont passées au fond de la province, et la province n'a rien pu vous apprendre de Paris. Vous arrivez, et, sur-le-champ, on vous flatte, on vous encense, on vous entoure d'adoration et de dévouement; vous avez une cour à vos pieds, vous marchez de succès en succès, de triomphe en triomphe; vous voyez tout en beau, mais vous ne savez pas toutes les hostilités, toutes les attaques, toutes les médisances auxquelles on est exposée, quand on est jeune et jolie. L'amour-propre nous déteste, l'envie nous dénigre, la fatuité nous compromet et le dépit nous calomnie.

ÉMILIE.

Vous me faites là une peinture bien sombre. Je vous assure que, jusqu'à présent, je n'ai rien vu de semblable. J'ai trouvé les femmes obligeantes et gracieuses, les hommes aimables, empressés, pleins de soins, et partout enfin de la bienveillance.

LA DUCHESSE.

Que vous ai-je dit aussi? Vous en êtes au prestige des premiers hommages; mais ce prestige doit bientôt s'évanouir. Plus vous êtes recherchée, plus vous êtes à la mode, plus aussi vous avez d'ennemis.

ÉMILIE.

Pourquoi m'en voudrait-on?..

LA DUCHESSE.

Parce que vous plaisez; je vous le répète, parce qu'on ne froisse pas impunément des vanités inexorables; parce que vous avez trop humilié, pour que l'on ne vous humilie pas à votre tour. La médisance ne s'exerce-t-elle pas déjà sur votre compte? ne disait-on pas, ces jours-ci, que vous ne sortiez pas, parce que M. Charles de Sérigny, était revenu de son voyage, que c'était un ancien amour et...

ÉMILIE, troublée.

C'est une indignité!..

LA DUCHESSE.

Je le sais bien. M. Charles n'est arrivé que ce matin... D'autres soutenaient que c'était M. de Dampré qui avait exigé de vous cette abstinence temporaire, et qu'il vous en dédommageait, en allant tous les jours, avant midi, passer quelques heures dans une certaine retraite au bois de Boulogne. Celui-ci avait vu votre voiture, celui-là l'avait suivie... que sais-je, moi? On a parlé encore du vicomte de Miremont...

ÉMILIE.

C'est abominable!..

LA DUCHESSE.

Je vous ai défendue, soyez-en certaine; mais, vous sentez, ma chère, que, pour défendre avec efficacité, la connaissance exacte du terrain est tout-à-fait indispensable. Il faut savoir le faux et le vrai à-la-fois; le faux pour lui laisser prendre cours; tant mieux! il sert à donner le change et à détourner les yeux du vrai... tout cela, c'est une petite tactique, bien simple, bien facile à saisir, qui manque rarement son but. Mais, encore une fois, pour la pratiquer avec succès, il est besoin d'une confidence entière. Je veux donc que nous n'ayons pas de secret l'une pour l'autre. Alliance offensive et défensive; et afin de vous prouver toute ma confiance, c'est moi qui vais commencer. Depuis deux ans j'aime votre beau-fils, Charles de Sérigny, c'est là le seul sentiment véritable que j'aie; le reste... c'est de la fumée, n'y prenez pas garde. (Le monde serait ennuyeux à périr sans cela.) Mais, je vous le répète, il n'y a de sérieux que mon amour pour lui. Je veux devenir votre belle-fille, et je viens vous demander votre appui.

ÉMILIE, embarrassée.

Je ne vous comprends pas bien. Qu'entendez-vous par alliance? quel est l'appui que vous me demandez?

LA DUCHESSE.

Je veux que vous fassiez pour moi, tout ce que je ferai pour vous. Ainsi, à votre tour, ma chère, voyons, quel est celui des deux que vous aimez sérieusement? Est-ce M. de Dampré? est-ce le Vicomte?

ÉMILIE.

Madame!

LA DUCHESSE.

Allons, ma chère Émilie, un peu de franchise. Je sais bien que Dampré est le premier sur les rangs, mais je sais aussi que le premier sur les rangs, n'est pas toujours le préféré. Voyons, voulez-vous l'éloigner pour le Vicomte? Ah! nous aurons de la peine, je vous en préviens. Je vous donne ce Dampré pour la plus méchante langue et l'homme le plus dangereux...

ÉMILIE, se levant.

Je ne puis, ni ne veux vous comprendre; je demeure confondue. Heureusement pour moi, je n'ai de sentiment pour personne. M. de Dampré est mon cousin, et ma plus ancienne connaissance, j'ai dû naturellement lui accorder plus d'intimité qu'à tout autre. Mais, jamais il ne s'est permis de m'adresser un mot qui ne puisse être entendu par une femme, qui n'a à rougir devant personne. Quant à M. de Miremont, il est venu ici, ce matin, pour la première fois, et, si je croyais aux méchans propos qu'il vous a plu de me répéter, dès ce moment je lui fermerais ma porte. Mais, permettez-moi de penser, que, s'il est des gens qui se font un jeu de calomnier ainsi ceux qui le méritent le moins, leur nombre est infiniment petit, et que l'on ne saurait attribuer au monde les caquets de quelques médisans.

LA DUCHESSE.

Oh! ma chère, comme vous prenez les choses... Ce que je vous ai dit, n'est que pour

vous rendre service. Je pensais qu'il y avait plus d'intérêt pour vous à voir clair, afin de vous conduire en conséquence, que de faire comme les enfans, qui se croient invisibles, quand ils ferment les yeux.

ÉMILIE.

Je n'ai pas besoin d'être invisible, car je n'ai rien à cacher.

LA DUCHESSE.

A la bonne heure. Vous repoussez mes avances, vous avez mon secret et vous ne voulez pas me donner le vôtre. Permis à vous.

ÉMILIE.

Encore une fois, je n'ai pas de secret à confier.

LA DUCHESSE.

Dites que vous n'avez pas de confiance en moi; car vous me persuaderez difficilement que les assiduités de M. de Dampré...

ÉMILIE.

Assez, Madame. Je ne dois pas en entendre davantage... je suis forcée de me retirer... Veuillez me le pardonner.

(Elle fait un salut à la Duchesse, qui la salue de son côté.)

LA DUCHESSE.

Je vous laisse. (A part.) La petite rusée, elle m'a battue aujourd'hui. Je saurai prendre ma revanche.

(Elles sortent toutes les deux par une porte différente.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre comme au deuxième acte.

SCÈNE I.

LE DOCTEUR, ÉMILIE.

(Émilie est à demi-couchée sur un canapé; le docteur est assis auprès d'elle.)

ÉMILIE.

Oui, Docteur, je suis toute bouleversée de ma conversation d'hier avec Mme de Saran; je n'en ai pas dormi de la nuit. Il me semble qu'un voile est tombé de mes yeux. Je marchais confiante dans la vie, et maintenant j'entrevois partout abîmes et précipices.

LE DOCTEUR.

Si vous êtes souffrante, vous feriez peut-être bien de défendre votre porte; les visites vous fatigueront, et vous en aurez beaucoup; car c'est la première fois que vous recevez chez vous le matin.

ÉMILIE.

J'ai dit et fait dire à tout le monde qu'à dater d'aujourd'hui on me trouverait de deux à quatre heures chez moi; il pourrait paraître extraordinaire que, dès le premier jour, je manquasse d'exactitude.

LE DOCTEUR.

Au fait, vous avez raison; mais, alors, calmez-vous: il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que vous a dit Mme de Saran... C'est une femme qui m'a toujours déplu, et mon instinct me trompe rarement. Tenez, ce Dampré, votre cousin... à la première vue, je me suis défié de lui. Aussi, pendant son séjour à la campagne, vous souvenez-vous que je n'aimais pas trop les promenades à cheval où vous couriez ensemble.

ÉMILIE.

Si votre défiance s'est trouvée légitime pour Mme de Saran, je ne vois pas du tout qu'elle l'ait été pour M. de Dampré; car enfin, s'il est l'objet des contes absurdes que l'on fait à mon égard, ce n'est pas lui qui les a répandus, et je suis certaine qu'il en est aussi contrarié que moi-même.

LE DOCTEUR.

Oh! depuis ce dont il a été cause l'an dernier, au Val, rien ne m'étonnerait de sa part.

ÉMILIE.

De quoi donc a-t-il été cause?

LE DOCTEUR, à part.

Aïe! j'ai été trop loin. (Haut.) Oh! rien, rien.

ÉMILIE.

Voyons, Docteur, je veux savoir ce dont il s'agit.

LE DOCTEUR.

Encore une fois, c'est une chose sans importance... D'ailleurs, je ne puis vous la dire.

ÉMILIE.

D'après tout ce qui se passe, vous voyez bien qu'il y a nécessité que je sois instruite de tout ce qui concerne M. Eugène. Il est indispensable que vous m'éclairiez sur son compte, afin que je puisse me conduire en conséquence.

LE DOCTEUR.

Au fait, vous n'êtes plus un enfant; vous saurez comprendre toute la gravité du secret que je vais vous confier... et peut-être vaut-il mieux que vous en soyez instruite... Savez-vous que M. Charles de Sérigny était venu au Val pour vous épouser?

ÉMILIE, troublée, et avec intérêt.

En aucune manière.

LE DOCTEUR.

Vous savez au moins qu'il s'est montré un instant, et qu'après avoir mis pied à terre, il est reparti aussitôt?

ÉMILIE.

Fort brusquement... je me le rappelle.

LE DOCTEUR.

Eh bien! il venait de déclarer au Général que ce mariage était impossible.

ÉMILIE.

Quoi de plus naturel? je ne me serai pas trouvée à son goût... ou peut-être aimait-il une autre femme?

LE DOCTEUR.

Aimer une autre femme? M. Charles ne serait pas venu lui-même au Val apporter son refus; on a la poste pour les mauvaises nouvelles. Encore une fois, il arrivait pour vous épouser. Maintenant, que vous ne vous soyez pas trouvée à son goût, croyez-vous franchement que cela soit possible? D'ailleurs, il ne vous a entrevue qu'un instant; cet instant n'a pas dû suffire à le faire changer d'idée; mais j'observe, moi, et voici le résultat de mes observations... Nous étions à la pêche, lorsque M. Charles est entré au salon. Dans le salon, il a trouvé M. de Dampré; il a eu avec lui un long entretien, et cet entretien a complètement changé ses résolutions.

ÉMILIE.

Ainsi, vous supposez que M. de Dampré l'aurait détourné de ce mariage? Mais pourquoi? Dans quel but? M. Eugène ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée; s'il en eût été autrement, j'en aurais eu sans doute la première nouvelle. Qui l'empêchait, d'ailleurs, de demander ma main à mon oncle?

LE DOCTEUR.

Je ne sais ce qu'a dit M. Eugène, ni dans quel but il a agi; mais ce qui n'est pas douteux pour moi, c'est qu'il s'est opéré un soudain changement dans les projets de M. Charles, et que l'auteur de ce changement, c'est M. de Dampré.

ÉMILIE, avec réflexion.

Il faut donc qu'il lui ait dit du mal de moi, qu'il m'ait noircie à ses yeux!.. Je comprends maintenant l'air froid de M. Charles, au Val... Et hier, pendant la soirée, avez-vous remarqué, Docteur, avec quel soin, il évitait de m'adresser la parole; comme il était cérémonieux avec moi?

LE DOCTEUR.

Non, je n'y ai pas pris garde. M. Charles a le caractère froid et sérieux. Il me semble que je l'ai vu ainsi avec tout le monde.

ÉMILIE.

Oh! non, ce n'est pas ainsi qu'il était il y a cinq ans, au Val, quand il est venu passer quelques jours avec nous. Je n'étais déjà plus un enfant, Docteur, et, je me le rappelle bien, il y avait dans son regard, dans ses paroles, dans toutes ses manières, quelque chose de bienveillant et d'aimable, quelque chose d'affectueux pour moi; tellement que, l'an dernier, lorsque je l'ai trouvé si sec et si contraint, j'en étais presque chagrinée... (Elle s'attendrit visiblement.) Ah! ne parlons plus du passé... Je suis contrariée seulement que le fils de mon mari soit prévenu contre moi. Je ferai tout mon possible pour détruire cette impression.

LE DOCTEUR.

Ne vous en préoccupez pas; vous l'aurez bientôt fait revenir de ses préventions.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la duchesse de Saran. (Sensation.)

ÉMILIE, à demi-voix, au Docteur.

Que vient-elle faire ici?

LE DOCTEUR.

Voilà ce que c'est que de n'avoir pas défendu votre porte.

LA DUCHESSE.

Pardon, chère dame, de vous déranger d'aussi bonne heure; mais j'avais besoin de vous parler. (Au Docteur, qui se retire.) J'ai à vous consulter, Docteur. Je vous verrai ce soir, n'est-ce pas? La marquise de Miremont compte sur vous.

LE DOCTEUR.

Madame la Marquise est bien bonne d'avoir pensé à moi, mais je ne crois pas pouvoir...

LA DUCHESSE.

Vous ne savez donc pas que nous aurons les Italiens? C'est une tentation à laquelle vous ne résistez pas.

LE DOCTEUR.

Ah! c'est vrai. J'avoue que cette considération me décide.

LA DUCHESSE.

Je vous reconnais à cette franchise. A ce soir donc.

LE DOCTEUR.

Je me rendrai à vos ordres. (Il sort.)

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, ÉMILIE.

LA DUCHESSE.

Vous êtes étonnée de me voir après ce qui s'est passé hier... La réflexion m'a prouvé que j'avais tort, et je viens vous faire amende honorable.

ÉMILIE.

Mais il n'en était pas besoin.

LA DUCHESSE.

Allons, quittez cet air officiel, et dites que vous me pardonnez... Oui, je l'avoue, j'ai peut-être accueilli trop légèrement les bruits que la médisance répand sur votre compte. J'aurais dû y ajouter une foi moins entière. C'est un tort et je viens m'en accuser. La manière dont vous avez reçu ma confidence me prouve que je m'étais entièrement trompée.

ÉMILIE.

Je vous remercie de vouloir bien me rendre justice; il m'aurait été pénible de me croire si mal jugée par vous.

LA DUCHESSE.

Quant à moi, je vous ai dit mon secret et ne m'en repens pas; mais je viens vous demander s'il serait vrai que vous ne vissiez pas avec plaisir mon mariage avec M. Charles de Sérigny?

ÉMILIE, troublée.

Qui a pu?.. Pour quel motif?.. Je vous assure...

LA DUCHESSE, l'interrompant.

Ce n'est pas une confidence que je vous demande. Je respecte vos secrets. En ce moment, vous n'êtes pas portée à m'accorder votre confiance; peut-être m'en jugerez-vous plus digne lorsque vous me connaîtrez mieux. Jusque-là, c'est une simple question que j'ai à vous faire, et je vous prie d'y répondre avec franchise. Voulez-vous que M. Charles devienne mon mari? Oui ou non?.. J'ai vingt-trois ans. Veuve, sans enfans. Je possède une assez belle fortune; je crois donc, qu'à tout considérer, je ne suis pas un mauvais parti pour M. de Sérigny; et, en bonne belle-mère, il me semble que, loin de contre-carrer nos projets, vous devriez leur être favorable... Cependant, s'il n'en est pas ainsi, dites-le-moi seulement, et je ne vous demande ni raison, ni explication; je vous proteste que je ne chercherai même pas à pénétrer vos motifs.

ÉMILIE, embarrassée.

Si M. Charles vous aime... ce mariage est certainement avantageux pour lui; mais je dois vous faire observer que, le connaissant à peine, je ne saurais lui parler sur un sujet pareil... Si vous voulez que j'en informe mon mari?..

LA DUCHESSE.

Encore une fois, ce que je vous demande est bien plus simple; c'est de me dire si vous désirez ce mariage. Répondez par un oui ou par un non.

ÉMILIE.

Mais... oui... s'il le désire lui-même.

LA DUCHESSE.

Cette réponse est tant soit peu évasive... Il est bien entendu que je ne compte pas le forcer à m'épouser. Ce qu'il m'importe de savoir, c'est quel parti vous prendrez dans cette affaire. Serez-vous pour moi ou contre moi? Si vous êtes pour moi, rien de mieux; contre moi, j'abandonne à l'instant mes projets et je cherche à oublier M. Charles. Je suis bien décidée à ne pas entrer en lutte avec vous; vous auriez tout de votre côté... et jusqu'aux dieux pénates; la partie serait par trop inégale. Ainsi donc, prononcez.

ÉMILIE, visiblement embarrassée.

Je n'ai aucune raison, je vous assure, pour m'opposer à ce mariage.

LA DUCHESSE.

Vous me serez donc favorable?

ÉMILIE.

Oui... autant que cette affaire peut me regarder.

LA DUCHESSE, à part.

Je la tiens. (Haut.) Merci, merci, ma chère Émilie. Je savais bien que tous ces propos, que cette prétendue inclination pour M. Charles... n'étaient que pure calomnie. Comptez sur moi en toute occasion... Je ne veux pas forcer votre confiance; mais je saurai deviner vos secrets pour vous servir, même à votre insu. Vous n'aurez pas d'amie plus dévouée...; et, en échange, ne dites pas trop de mal de moi dans votre intérieur... Quand le moment sera venu, c'est vous qui porterez la parole au Général.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte de Miremont.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE VICOMTE DE MIREMONT.

LA DUCHESSE.

Ah!

LE VICOMTE.

Vous le voyez, madame, je profite au plus tôt de la permission que vous avez daigné m'accorder hier.

ÉMILIE.

C'est fort aimable à vous.

LA DUCHESSE, en souriant.

Êtes-vous encore chargé d'une ambassade.

LE VICOMTE.

Je ne représente aujourd'hui aucune puissance. (A Émilie.) Dois-je craindre d'en être moins bien accueilli?

ÉMILIE.

Non, certainement, et je vous dois de la reconnaissance pour avoir bien voulu étrenner mes matinées.

LA DUCHESSE.

Au surplus, elles ne pouvaient pas être mieux inaugurées que par M. de Miremont... C'est du moins mon avis, et je regrette infiniment d'avoir un engagement, à deux heures, qui m'oblige de vous quitter sitôt. (Bas à Émilie.) Charles doit être chez moi.

LE VICOMTE.

Mais, qu'avez-vous ce matin, madame la Duchesse. Vous me comblez.

LA DUCHESSE, bas au vicomte, en souriant.

En m'en allant... (Se tournant vers Émilie.) Adieu donc, bien chère; à ce soir, n'est-ce pas? (Bas.) Vous voyez: je n'ai pas besoin qu'on me dise quand je suis de trop. (Elle sort.)

SCÈNE V.

ÉMILIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

J'ose espérer, madame, que vous ne trouvez pas mon empressement indiscret, et votre air m'inquiète.

ÉMILIE.

Mon air... vous auriez tort de vous en préoccuper, je vous assure... Je me suis sentie un peu souffrante ce matin, il se pourrait que ma figure en portât des traces; mais voilà tout.

LE VICOMTE.

Je suis trop intéressé à vous croire, pour vouloir douter plus long-temps... J'avais besoin de ce bon accueil; car je me trouve si interdit, que le moindre signe d'humeur de votre part m'aurait entièrement décontenancé.

ÉMILIE.

Vous, interdit, décontenancé! que vous arrive-t-il donc?

LE VICOMTE.

Je l'ignore, en vérité; car hier, j'étais tout

joyeux de l'idée de venir ici ce matin. J'ai passé la nuit sans fermer l'œil... j'ai cru que ce moment si désiré n'arriverait jamais... et tout à l'heure, devant la porte, j'étais embarrassé, tremblant, j'aurais presque voulu qu'on m'eût dit que vous n'y étiez pas; depuis que je suis en votre présence, mon trouble va en augmentant... j'ai besoin de toute votre indulgence... croyez que je la mérite.

ÉMILIE.

Je ne puis vous comprendre, M. le Vicomte; quel est donc ce singulier accès de timidité qui vous a pris tout-à-coup?

LE VICOMTE.

Je ne sais comment l'expliquer... c'est la première fois qu'il m'arrive de devenir interdit de la sorte; mais aussi, c'est qu'un sentiment nouveau, un sentiment qui m'était inconnu...

ÉMILIE.

S'il produit sur vous un effet aussi fâcheux, je vous conseille de vous en garder.

LE VICOMTE.

Malheureusement, il n'a pas pris conseil de moi... je l'ai repoussé long-temps; mais un jour vient où la vigilance se lasse.

ÉMILIE.

J'ai peine à le croire aussi tenace que vous le dites; et, dans votre intérêt, je vous engage à lui donner congé.

LE VICOMTE.

Il vous est bien facile de me donner un semblable conseil; mais si vous saviez...

ÉMILIE.

Écoutez, M. de Miremont, ne me prenez pas pour confidente; je vous en avertis d'avance, je n'ai aucune pitié pour les grandes passions.

LE VICOMTE.

Parce que vous n'avez jamais aimé... parce que...

ÉMILIE.

Ne parlons pas de moi, je vous le demande en grace.

LE VICOMTE.

Ne pas parler de vous! ne pas parler de vous! mais croyez-vous qu'il me soit possible de vous obéir?

ÉMILIE.

J'espère bien que vous ferez cet effort; car, il faut que vous le sachiez, rien ne m'est plus insupportable que d'être sur la sellette.

LE VICOMTE.

Est-ce donc vous y mettre que vous dire ce que j'éprouve?

ÉMILIE.

Non, en vérité; mais ne me racontez pas vos sentimens; car encore une fois, je serais une très mauvaise confidente... Je vous en préviens; loin de vous servir, je vous desservirais plutôt; si toutefois je connaissais celle...

LE VICOMTE.

Si vous la connaissiez! oh! oui, vous la connaissez?

ÉMILIE.

Je ne veux pas en savoir davantage.

LE VICOMTE.

Vous n'avez pas besoin que je vous apprenne son nom?

ÉMILIE.

Je serais bien fâchée que vous me l'apprissiez... ce serait contre vous; car je lui dirais que vous êtes un homme aimable, spirituel, que l'on aime toujours à rencontrer; mais je lui conseillerais de ne pas se laisser toucher par vos airs malheureux; et, si vous êtes franc, vous conviendrez que ce serait-là un avis salutaire.

LE VICOMTE.

Savez-vous qu'il est cruel madame de plaisanter ainsi...

ÉMILIE, l'interrompant.

Vous vous fâchez parce que je fais une supposition... rassurez-vous, je ne connais pas la personne. Vous voyez seulement qu'il vaut mieux que vous gardiez votre secret.

LE VICOMTE.

Oh! je ne le vois que trop, madame... vous m'avez compris.

ÉMILIE.

Si je ne me trompe, mes réponses vous prouvent assez que je suis à la conversation.

LE VICOMTE.

Je m'en aperçois; et si j'ai un reproche à me faire, c'est de ne pas m'en être aperçu plus tôt.. mais aussi, daignez avouer, madame, que, sans la moindre vanité, tout autre à ma place, aurait pu, comme moi, se méprendre à votre manière...

ÉMILIE, l'interrompant.

Voyons, M. le vicomte, cessons de jouer aux propos interrompus... Parlons du concert de ce soir. Voulez-vous?

LE VICOMTE.

Excusez-moi, madame; je vous l'avoue, je suis encore trop ému de cette conversation pour pouvoir prendre sur moi de la sorte. Permettez que je me retire... Je vous quitte sans rancune. Vous m'avez donné une leçon; il ne me reste plus qu'à vous en remercier.

ÉMILIE.

M. de Miremont...

(Le vicomte salue profondément et sort.)

SCÈNE VI.

ÉMILIE, seule.

Il sort piqué, il va m'en vouloir... Un ennemi, peut-être, et qu'ai-je fait pour me l'attirer... comment a-t-il pu croire que j'avais le dessein d'encourager ses espérances? Ah! depuis cette conversation d'hier avec Mme de Sarau, je vois tout en noir, tout m'effraie. Je ne sais... on dirait que j'ai fait un beau rêve et que maintenant tout va s'écrouler.

SCÈNE VII.

CHARLES, ÉMILIE.

CHARLES, entre par la porte de gauche, le chapeau sur la tête, d'un air agité, il ôte son chapeau au milieu de la scène et s'avance assez précipitamment.

Je suis heureux de vous trouver seule, madame; car j'ai besoin de vous parler.

ÉMILIE.

Je suis à vous... Qu'avez-vous donc, M. Charles!

CHARLES.

J'ai reculé long-temps devant l'idée d'avoir une explication avec vous; ce que je viens d'apprendre m'y détermine... Je sais tout le respect que je dois à la femme de mon père et je ne m'en départirai pas... Je sors de chez Mme de Saran. Vous l'avez vue ce matin?

ÉMILIE.

Elle était ici, il y a une heure.

CHARLES.

Mais savez-vous que Mme de Saran est une odieuse femme? une coquette qui sacrifierait tout à sa vanité, et qui se fait un jouet de la réputation d'une amie?

ÉMILIE.

Vous traitez bien sévèrement une femme qui vous aime.

CHARLES.

Elle m'aime!.. oui, parce que je ne me suis jamais trompé sur son compte, parce que, dès le premier jour, je l'ai appréciée à sa juste valeur et que je ne me suis jamais soucié d'elle. Voilà ce qui a piqué son amour-propre; elle veut avoir raison de ma froideur, elle veut me voir à ses pieds. De l'orgueil! rien que de l'orgueil!.. Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit... Ce dont il s'agit, c'est que, lorsqu'on a une réputation à conserver intacte, on ne prend pas pour confidens les premiers venus; il y a enfin, madame, que vous vous êtes confiée à la duchesse de Saran, et que la duchesse de Saran vous perdra!

ÉMILIE.

Je n'ai rien à confier... je n'ai à redouter l'indiscrétion de personne; je n'ai rien fait qui puisse autoriser personne à me tenir un pareil langage; et de vous M. Charles...

CHARLES.

Pardon, Madame, si je me suis laissé emporter, mon intention n'est aucunement de vous manquer de respect, je vous l'ai dit; mais n'avez-vous pas fait avec la Duchesse une... odieuse alliance? Ne lui avez-vous pas promis un appui qu'elle s'est engagée à vous prêter en retour?.. Tout cela est-il un tissu de mensonges?.. Parlez... et je rétracte tout ce qui m'est échappé et je cours chez elle lui dire qu'elle m'a trompé.

ÉMILIE.

Il est vrai que Mme de Saran m'a fait des confidences que j'étais loin de solliciter... Il est vrai qu'elle m'a priée de lui être utile...

CHARLES.

Vous l'avouez donc, Madame?

ÉMILIE.

Elle m'a presque forcée d'y consentir, et j'y ai consenti; mais sans accepter une réciprocité quelconque... je vous le répète, je n'en avais pas besoin.

CHARLES, avec un peu d'ironie.

Et quel moyen aurait-elle donc employé, pour vous contraindre à lui prêter votre appui, si vous n'aviez pas été disposée à le lui accorder vous-même?

ÉMILIE.

M. Charles... cette explication est déjà trop longue, je ne dois rien y ajouter... Restons-en là... Je sais que vous êtes prévenu contre moi; je laisse au temps à détruire vos injustes préventions; car dans la position où nous sommes, vis-à-vis l'un de l'autre, je ne puis, je ne dois pas descendre à me justifier.

CHARLES.

Mes préventions! mes préventions! mais si j'en ai, elles sont toutes en votre faveur! On m'écrivait en Russie, que celle qui portait le nom de mon père se compromettait; qu'elle remplissait les salons de l'éclat de ses coquetteries; qu'elle courait à sa perte... et cependant je ne voulais pas le croire! je ne voulais pas le croire, car il y a en moi, une tendance irrésistible à repousser jusqu'à l'évidence même pour vous absoudre! Oui, si bien qu'hier, lorsque le docteur Bertaux me racontait les soins que vous aviez pour mon père, qu'il me parlait de votre bonté et de votre douceur, j'accueillais avec avidité les éloges qu'il vous prodiguait, je rejetais loin de moi les soupçons, les preuves même. Je voulais douter, je voulais presque perdre la mémoire; et si pénible qu'il me fût de penser que j'avais pu me tromper, je désirais, je souhaitais avoir été déçu. Voilà quelles étaient mes préventions! Mais, depuis mon arrivée, de tous côtés on me parle de vous. Les paroles de Mme de Saran, que vous venez de confirmer vous-même, ne peuvent plus me laisser de doute. Il ne m'est plus permis de rien ignorer. Je sais tout Madame, je sais qu'il vous faut une cour, qu'il vous faut des hommages, je sais que, pour attirer à vos pieds cet essaim d'adorateurs, vous ne ménagez ni les regards, ni les paroles; que M. de Dampré...

ÉMILIE, l'interrompant.

Assez Monsieur... Je ne dois compte de ma conduite qu'à mon mari; et si pénible qu'il puisse m'être de laisser sans réponse ces odieuses inculpations, ma dignité me fait un devoir de briser sur-le-champ. Si jamais...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Dampré!

CHARLES, avec ironie.

Je comprends que vous ayez eu hâte d'en finir Madame.

ÉMILIE.

Ah! M. Charles, il est peu généreux, à vous, de profiter contre moi d'une circonstance toute fortuite. Je tiens à votre estime et je vous demande d'ajourner votre jugement sur mon compte. (Charles salue et sort.)

SCÈNE VIII.

DAMPRÉ, ÉMILIE.

DAMPRÉ, à part.

Voici le moment décisif; il est temps d'attaquer. (Haut.) Je fais fuir M. de Sérigny; vous allez peut-être m'en vouloir?

ÉMILIE.

Pourquoi vous en voudrais-je?

DAMPRÉ.

Qui sait?.. mais je ne suis nullement disposé à vous contredire sur ce point. Il est si difficile de vous trouver un moment seule, sans le docteur Bertaux, votre Argus et votre Cerbère, que je ne veux pas perdre un temps précieux à contester sur la pointe des mots. Je serai franc, ma cousine, et je vais marcher au but sans détour... Écoutez, je n'ai pas besoin de vous apprendre tout ce que vous m'inspirez. Il y a long-temps que vous savez combien est sincère le sentiment que je vous ai voué; et cependant, soit difficulté de vous rencontrer seule, soit crainte de vous déplaire; je ne sais pour quelle raison, enfin, je n'ai jamais trouvé le moment de m'ouvrir à vous.

ÉMILIE.

Allons, M. de Dampré! vous aussi, vous allez vous mettre à me faire des déclarations... décidément, c'est un jour néfaste pour moi.

DAMPRÉ.

Oh! quittez cet air railleur... ne cherchez pas à éluder... vous savez bien ce que je veux vous dire; une déclaration n'a rien à vous apprendre, que vous puissiez feindre d'ignorer. Au Val, avant votre mariage, vous m'avez vu oublier Paris auprès de vous, partager vos plaisirs, et me prêter à vos caprices d'enfant, tandis, que tout me rappelait ailleurs. Un jour à l'improviste votre mariage a été annoncé. Ce jour-là même, peut-être en retrouverez-vous le souvenir, je vous avais demandé un entretien, que les circonstances ont différé. Il n'était plus temps; je gardai le silence... et, depuis lors, quelle a été ma pensée, quels sont encore mes soucis de toutes les heures?.. vous suivre pas à pas dans ce monde, où vous entrez sans guide, sans soutien, sans ami. Ce que je vous ai fait éviter de piéges où pouvait se prendre votre inexpérience, vous ne le savez pas. Pourquoi me serais-je vanté? Un sourire me payait de tous mes soins, de toutes mes peines, et si ce n'était assez d'un sourire, vous aviez de ces mots, d'une familiarité charmante, que vous savez si bien dire, et dont la portée vous est si bien connue... Voilà tout. Rien, n'a été prononcé, il est vrai; mais entre esprits qui se comprennent, avant que la bouche ait parlé, il se forme à loisir de ces liaisons, tacitement convenues, où l'un se dévoue en secret, où l'autre accepte un attachement sans bornes; jusqu'au jour où cet attachement qui se déguise, inquiet de se voir confondu parmi les nouveaux hommages, inquiet de ressembler à l'amitié, demande un nom qui le rassure, un titre qui reconnaisse ses droits... Eh bien, ce temps est venu... Il m'est impossible de vivre dans l'incertitude... Ah! oui Émilie... (Il s'approche d'elle.) Dites-moi que je ne vous suis pas indifférent; dites-moi seulement qu'un jour vous m'aimerez peut-être, et je suis satisfait, et je n'ai rien à désirer de plus.

ÉMILIE, avec résignation.

Il était donc écrit que tous les désappointemens devaient aujourd'hui se réaliser pour moi. Oh! Mme de Saran avait raison. Là, où je croyais trouver amitié sincère, je ne trouve que trahison et perfidie... Eh quoi, Monsieur, je devais compter sur vous; vous êtes mon plus ancien ami; vous êtes mon seul parent, et c'est vous qui venez ici me tenir un pareil langage, vous, qui osez apporter dans la paix, dans le calme sacré de mon intérieur, des paroles, que je rougis d'entendre, et que, jusqu'à ce jour, je n'avais jamais entendues... Mais, mon Dieu! qu'ai-je donc fait! qu'ai-je donc dit! pour encourager une semblable confiance?.. Voyons, M. de Dampré, c'est moi qui vous le demande, de toute la simplicité de mon âme : vous ai-je jamais donné à penser que je pourrais avoir... de l'amour pour vous? que je pourrais du moins vous permettre d'en avoir pour moi?.. Répondez.

DAMPRÉ.

Vous me demandez ce que vous avez fait? ce que vous avez dit? Oh! vous avez eu soin d'avance de me laisser sans réponse. Vous n'avez rien fait, vous n'avez rien dit, madame. Vous avez marché sur un terrain plus sûr. Quoi de plus fugitif que le geste et le regard? Voilà ce que l'on ne peut pas prendre sur le fait. L'impression seule demeure... Vous dire pourquoi j'étais en droit de croire que vous ne me voyiez pas absolument avec des yeux indifférens, vous le savez mieux que moi; mais vous savez aussi qu'il est de ces avances dont il ne reste pas de traces; et c'est là justement le jeu des femmes coquettes. Elles n'épargnent aucun soin pour surprendre nos désirs. C'est un manége de tous les instans; c'est une câlinerie de l'air, de la voix, pour nous faire croire à un sentiment partagé. Le moment des explications arrive; mais une coquette sait les tenir à distance. Une coquette leur échappe sans fuir, les amuse, les fatigue; ou, lassée à son tour, elle s'arrête, appelle un tiers importun à son aide; ou bien encore détourne toute attaque par la plaisanterie. L'amour s'obstine alors; elle ne peut plus l'ignorer; elle le voit sérieux et sincère, fixé dans le cœur de celui qu'elle a pris pour victime... Elle a peur de l'amour, parce que l'amour veut dévouement pour dévouement, âme pour âme... Il faut rompre, il faut nier, il faut se retrancher dans la majesté qui s'indigne; et l'on demande, de l'air de l'innocence opprimée, ce qu'on a dit, ce qu'on a fait pour encourager des espérances, qu'on n'a jamais soupçonnées... Reconnaissez-vous ce portrait, madame?

ÉMILIE.

Je ne m'en offense pas, car il ne saurait m'être appliqué... Mais serait-il vrai, qu'involontairement, j'eusse par mes manières, ma conduite dans le monde, donné le change à ce point sur le fond de ma pensée? et s'il en était ainsi, tout ne vous faisait-il pas un devoir d'être le premier

à m'en prévenir? Croyez-moi, M. Eugène, croyez-moi, je vous en prie... Jamais, dans aucune circonstance, je n'ai eu l'idée la plus éloignée de chercher à vous inspirer, ni à vous, ni à qui que ce soit, un sentiment que je ne voulais pas, que je ne devais pas partager.

DAMPRÉ.

Vous prévenir... je l'aurais fait, sans doute; mais le moyen? Quand je vous vois si peu et toujours entourée... Écoutez, c'est en ami que je vous parle : dans votre intérêt, pour vous-même, il serait indispensable que j'eusse plus souvent occasion de m'approcher de vous... Savez-vous combien vous avez d'ennemis? Il ne faut pas vous le dissimuler : jeunes et vieilles, toutes les femmes vous détestent. Un succès comme le vôtre ne se pardonne jamais. Eh bien! l'envie a les yeux sur vous. Vos rivales ne cherchent qu'à vous prendre en faute; tant qu'elles en demeureront aux conjectures, vous n'échapperez pas à leur médisance; mais, du moins, il faudra plier devant vous, comme devant un pouvoir que l'on subit par contrainte, jusqu'au jour où l'on a la force de le renverser. Mais, vienne une preuve, une seule; qu'elles se croient en mesure de vous perdre, c'est à qui vous jetera la première pierre. Que faire devant ces hostilités sourdes, déchaînées contre vous? Chercherez-vous des amitiés parmi les hommes? Un sourire... et vous les aurez tous à vos pieds. Mais vous les repousserez, n'est-ce pas? Et ils deviendront des ennemis... Ne repoussez pas; choisissez, c'est là tout le secret. Du moment où l'on vous connaîtrait une liaison, que l'on ne pourrait que soupçonner, car les apparences doivent toujours être scrupuleusement gardées, dès ce moment, la position change tout-à-coup; personne n'oserait se porter à l'encontre. Le monde a ses maximes, qui peuvent d'abord vous sembler étranges; mais dont vous comprendrez plus tard la conciliante sagesse; c'est une convention admise et rarement enfreinte, de respecter les droits de l'amant, quand on ne tient nul compte de ceux du mari... Enfin, il faut que vous sachiez nettement où nous en sommes. Le bruit d'une liaison entre nous est trop accrédité; la médisance a déjà dépassé les soupçons; vous ne la convaincrez pas désormais. Ainsi, permettez-moi de vous le dire, vous n'avez ici que les charges... Croyez-en mon expérience, si ce n'est pour moi, du moins pour vous-même, ne rejetez pas mes hommages. Je serai votre ami, votre conseil, votre esclave. Vos moindres volontés me deviendront des ordres; et, ce que je vous demande en échange, c'est de me dire que je ne vous suis pas indifférent, c'est de me permettre de venir quelquefois vous répéter que je vous aime.

ÉMILIE, avec une indignation concentrée.

Je vous comprends, Monsieur... votre amitié désintéressée vient de me prouver que je n'avais d'autre parti à prendre, que de vous choisir pour ami et pour défenseur. Vous voulez bien accepter ces fonctions, et vous ne mettez à cette condescendance, qu'un prix très bas sans doute, mais que je trouve trop élevé; moi, j'aimerais mieux des ennemis, que des amis à ce prix... Il ne me reste donc qu'une seule chose à vous dire : si vous ne voulez pas que ma porte vous soit défendue pour toujours, ne me reparlez jamais de vos prétendus sentimens, auxquels je ne crois pas, et dont je me trouve offensée.

DAMPRÉ, avec insolence.

Voilà exactement comme se retirent les coquettes. A merveille; vous n'avez pas voulu me démentir, et vous venez de compléter le portrait; mais, prenez garde, je n'avais pas encore parlé des désappointemens du métier. Il se rencontre parfois des victimes moins résignées, avec lesquelles on s'aperçoit, trop tard, que le jeu coûte cher, et qu'il faut payer les frais de la victoire. C'est la guerre entre nous, madame; vous vous êtes amusée de moi, j'ai eu le bonheur de vous servir de jouet... à mon tour, et nous verrons si je sais prendre ma revanche... Jeune et jolie comme vous l'êtes, avide de plaisirs et d'encens, recherchant les hommages, entourée d'adorateurs, personne ne voudra croire qu'un mari de cinquante ans soit l'objet sur lequel se concentre toute votre affection... on a parlé de moi; mais vous me croyez trop loyal, pour me laisser attribuer plus long-temps un bien que je suis si loin de posséder. Le Vicomte vient d'être repoussé tout à l'heure, et je savais qu'il devait l'être le jour où il prendrait au sérieux vos avances... Le mot de l'énigme, quel est-il? peut-être ne sera-t-il pas bien difficile à deviner... le bruit s'en est déjà répandu...

ÉMILIE.

Monsieur, c'en est trop!

DAMPRÉ.

Je me retire... Un mot encore seulement, si vous le permettez, un conseil que je crois assez salutaire. Le monde, je vous l'ai dit, se montre très indulgent, tant que l'on a su ménager l'éclat; mais il y a des choix impossibles, qui éveillent une juste susceptibilité... On serait moins tolérant peut-être... (Il salue et sort.)

SCÈNE IX.

ÉMILIE, seule.

Mon Dieu!.. serait-il possible que ce fatal secret!.. Il a osé me le dire en face, et il sort, la tête haute, triomphant de ma confusion... Tous les salons répéteront ce soir son affreuse calomnie. Oh ciel! si le bruit en revenait aux oreilles de M. de Sériguy, cette idée seule me fait mourir d'épouvante... Pas un ami pour prendre ma défense... et M. de Dampré lui-même qui se déclare mon ennemi... Oh! je puis en croire ses menaces... J'ai peut-être été trop dure. J'aurais dû l'éconduire plus doucement, afin de ne pas m'exposer à son hostilité... Que résoudre?.. Ce soir, à ce concert, si l'on nous voit brouillés... ne fera-t-on pas mille commentaires?.. Lui-même n'y aidera-t-il pas!.. Ne laissera-t-il pas croire que Charles est la cause... Oh! décidément, il faut conjurer sa colère, mais comment?.. (Elle regarde à la pendule.) Lui

écrire... Le rappeler ?.. mais c'est me mettre à sa merci... Oh! non, il reviendra, je lui dirai... Et qu'importe? Je n'ai pas d'autre moyen à choisir... (Elle sonne.) Quatre heures et demie; il a le temps de recevoir ma lettre. (Au domestique qui entre.) De la lumière. (Elle commence à écrire, puis elle jette la plume; elle la reprend.) Oh! oui, il faut absolument que je le voie avant ce concert. (Le domestique entre. Elle cachette la lettre.) Faites porter ce billet, à M. de Dampré. S'il n'est pas chez lui, qu'on dise à son valet de chambre de le lui faire tenir au plus tôt.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(La scène se passe à l'hôtel de Miremont.)

Le théâtre représente le petit salon de l'hôtel de la Marquise. Un lustre, des candélabres allumés. Au milieu de l'acte, on ouvre les portes à deux battans, et on doit voir à l'extérieur un lustre également allumé.

SCÈNE I.

LA MARQUISE et UN VALET DE CHAMBRE.

LA MARQUISE.

Vous ferez entrer l'accompagnateur avec les artistes italiens dans le grand salon, et vous me préviendrez aussitôt qu'ils seront arrivés.

(La Duchesse entre par la porte du fond, au même moment le valet de chambre sort.)

SCÈNE II.

LA DUCHESSE et LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'est bien aimable à vous, chère Laure, de venir de si bonne heure.

LA DUCHESSE.

Ne m'en remerciez pas, en vérité; car c'est pour vous parler de mes affaires. Imaginez-vous ma position, chère Marquise; je ne sais plus que penser; je crois, en toute sincérité, que M. Charles de Sérigny aime sérieusement sa belle-mère.

LA MARQUISE.

C'est impossible; ou du moins ce n'est pas un amour réciproque.

LA DUCHESSE.

Au contraire... Je soupçonne la petite rusée de s'être amusée de nous toutes. Ses coquetteries dans le monde ne sont qu'un jeu pour nous donner le change sur ses véritables sentimens. Moi-même j'étais rassurée par les avances qu'elle faisait à M. de Dampré et à M. de Miremont; mais, figurez-vous qu'hier j'ai été chez elle pour lui demander de seconder mes projets de mariage avec son beau-fils... Un embarras, une maladresse, des détours... elle m'a presque fait une scène. Ce matin, pourtant, j'étais parvenue à emporter, d'assaut, une promesse de secours mutuel, à charge de revanche, dans ses affaires avec M. de Dampré. Je m'empresse d'annoncer à Charles le résultat de ma négociation. Voici bien une autre surprise. Il se met en fureur. Il me dit que sa belle-mère ne doit pas se mêler de ce qui le regarde; qu'il est affreux qu'elle ait fait des arrangemens, dont le seul but, après tout, n'est que de tromper son père... enfin, des divagations... des enfantillages qui ne ressemblent à rien... ou plutôt qui ressemblent singulièrement à de l'amour! Il est sorti de chez moi furieux, et voilà où j'en suis. Je compte sur vous, chère Marquise, pour m'aider en cette circonstance. Ils viennent ici ce soir, tâchez donc, avec votre sagacité si fine, de pénétrer ce qu'il y a de vrai dans tout ceci. J'aime M. de Sérigny, je vous l'avoue; mais s'il en aime une autre, s'il a une liaison qui l'absorbe complètement; je voudrais au moins en acquérir la certitude; et puis, il faudra bien que je cherche à m'en consoler.

LA MARQUISE.

Vraiment, Duchesse, j'ai bien envie de trouver vos craintes chimériques. Comment! M. de Dampré lui-même, ce terrible séducteur aurait été joué par notre petite provinciale?

LA DUCHESSE.

Et pourquoi donc aurait-il été joué? Charles a fait une absence de huit mois, il a bien fallu remplir l'interrègne... et il l'ignore sans doute... Oh! si je pouvais avoir en mains quelques preuves... soit par M. de Dampré, soit par le Vicomte, mais des preuves tout-à-fait positives, tout-à-fait irrécusables... Allons, Marquise, venez à mon secours.

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, ma chère, vous m'y voyez toute disposée; mais vous savez qu'il n'y a rien à obtenir de ces Messieurs. Ils s'entendent supérieurement à compromettre une femme, tout juste assez pour que personne ne puisse douter... mais ils tiennent à honneur de ne jamais laisser surprendre des preuves, que l'on pourrait plus tard faire servir contre eux... Ah! voici le Vicomte.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LA MARQUISE.

Vous venez on ne peut plus à propos; on avait besoin de vous.

LE VICOMTE.

Je suis à vos ordres, ma tante.

LA MARQUISE.

Voyons: votre opinion franchement, sur Mme de Sérigny.

LE VICOMTE.

Mais, vous ne demandez pas une chose sur laquelle il soit facile de répondre.

LA DUCHESSE.

Il ne s'agit pas de faire son portrait. Nous savons bien que vous êtes un de ses fervens adorateurs, et que vous la voyez à travers le prisme de la passion. Mais, nous vous demandons ce que vous pensez de ses sentimens... qui aime-t-elle enfin? Est-ce vous? est-ce M. de Dampré? est-ce un autre?..

LE VICOMTE.

Franchement, Mesdames, vous ne pouviez pas choisir un plus mauvais moment pour m'adresser cette question. On a vingt-quatre heures pour maudire ses juges, et il n'y en a pas encore douze que Mme de Sérigny a prononcé mon arrêt. Aussi, faut-il attendre au moins jusqu'à demain, si vous voulez avoir un avis impartial... Je puis vous dire cependant, sans aller plus loin, que ce n'est pas moi qu'elle aime.

LA DUCHESSE.

Comment, Vicomte, vous auriez été repoussé?

LE VICOMTE.

Oh! je ne m'en cache pas; aujourd'hui même... J'ai reçu mon congé en bonne forme... Malgré les avertissemens, j'ai donné dans le piége... j'ai mérité mon sort, je n'ai pas à m'en plaindre.

LA MARQUISE.

On ne saurait prendre son parti plus philosophiquement.

LA DUCHESSE.

Mais enfin, à qui avez-vous été sacrifié?

LE VICOMTE.

Je vous proteste que je n'en sais rien. Il semblerait d'abord que c'est Dampré que l'on favorise, cependant, je ne voudrais pas en répondre... Tenez, vous allez m'accuser d'aveuglement, de vanité: vous allez rire de moi: Eh bien, je vous dirai qu'il se pourrait bien, que ce ne fût personne.

LA MARQUISE.

Personne?

LA DUCHESSE.

Personne! Personne!.. hier, c'est possible; car il était absent.

LE VICOMTE.

Oh! je vois de qui vous voulez parler... (En souriant.) Ah! Mme la Duchesse, c'est la crainte... la jalousie...

LA DUCHESSE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais vous ne détruirez pas ma conviction.

LE VICOMTE, en riant.

Et Dampré aurait donc tout simplement été joué? L'aventure serait charmante.

LA DUCHESSE.

Riez, riez tout à votre aise; moi, je ne ris pas.

LA MARQUISE.

Non, encore une fois; tant de ruse et d'astuce sous les dehors de la naïveté, voilà une chose que je ne pourrai jamais croire, et vous ne me persuaderez pas que la gaîté de Mme de Sérigny, sa vivacité, sa manière d'être enfin, ne soient qu'un jeu simulé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DAMPRÉ.

DAMPRÉ.

Vous voyez, Mme la Marquise, que je me rends à vos ordres. Vous m'avez invité à venir de bonne heure, et j'espérais être le premier à vous faire ma cour.

LA MARQUISE.

Je vous en remercie... Je compte sur vous, M. de Dampré, pour animer un peu notre petite réunion. Après le concert, nous aurons une espèce de souper, j'espère que vous ne nous abandonnerez pas.

LA DUCHESSE.

Il ne faut pas compter sur M. de Dampré, pour égayer le souper; Mme de Sérigny en sera, et quand M. de Dampré se trouve avec elle quelque part, il est distrait, rêveur; il a l'air d'un amoureux de quinze ans.

DAMPRÉ.

Si c'est un défi, je l'accepte, et j'espère vous prouver, madame, qu'auprès de vous je ne suis ni distrait, ni rêveur.

LA DUCHESSE.

Oh! moi, je ne me flatte pas de vous avoir jamais inspiré un sentiment comparable à celui que vous inspire Mme de Sérigny.

LA MARQUISE.

Décidément, M. de Dampré, il paraît que c'est vous qui êtes l'élu.

LE VICOMTE.

Et ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus.

DAMPRÉ.

Vous me donnez là une place que j'aurais bien voulu obtenir, mais malheureusement, elle est réservée à un plus digne.

LA DUCHESSE.

Mettez donc pour un instant la dissimulation de côté. La discrétion poussée à outrance devient de l'indiscrétion... Vous êtes aimé, personne n'en doute.

DAMPRÉ.

Voilà bien les jugemens téméraires! Je vous l'ai dit cent fois, (Avec un air de fatuité.) Mme de Sérigny est ma cousine... je la connais depuis long-temps... je la connaissais avant son mariage: elle n'a d'amis que moi dans le monde; il est tout simple qu'elle me témoigne plus d'affection, qu'elle soit avec moi plus en confiance qu'avec

un autre. Mais cela ne va pas plus loin, je vous jure.

LA DUCHESSE, en riant.

J'admire M. de Dampré qui se défend, comme s'il avait besoin de se défendre. Eh bien! je vous assure que, pour cette fois, nous vous croyons sur parole. Savez-vous qu'il serait très plaisant que cette petite madame de Sérigny vous eût aussi complètement joué; qu'après vous avoir attiré, je ne sais où, au fond de la province, elle vous eût fait soupirer tout l'hiver pour l'édification des amoureux patiens?

DAMPRÉ, avec étonnement.

Je ne vous comprends pas.

LE VICOMTE.

On dit que vous avez été pris pour plastron, mon cher Dampré; s'il en est ainsi, qui pourra se flatter désormais de ne pas l'être?

LA MARQUISE.

Avouez, si le fait est vrai, que Mme de Sérigny aura bien mérité de toutes les femmes; elle en aura vengé beaucoup.

DAMPRÉ.

Oh! je vois ce que c'est: j'aurais dû m'en douter plutôt à l'air malheureux de Mme de Saran. (Avec ironie.) M. Charles de Sérigny n'a pas été assez empressé depuis son retour: on attribue ce refroidissement à ma cousine.

LA DUCHESSE.

Eh bien! quand cela serait... (Avec un air d'ironie.) Mais vous ne connaissiez peut-être pas votre infortune; nous venons de vous l'apprendre sans ménagement...

DAMPRÉ.

Si infortune il y a. J'ai bien peur de ne pas être ici le plus infortuné.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

(Le Valet de chambre apporte une lettre sur un petit plateau, qu'il présente à Dampré.)

LE VALET DE CHAMBRE.

Au moment où Monsieur sortait de chez lui, un domestique est venu lui apporter cette lettre, disant qu'elle était très pressée.

DAMPRÉ.

Vous permettez? (Il prend la lettre, l'ouvre, et fait un mouvement, en jetant les yeux sur la signature.) Bien; dites que c'est bien.

LA MARQUISE.

J'espère que ce n'est pas une mauvaise nouvelle.

LA DUCHESSE, en souriant.

Qui sait? peut-être un billet de la belle Émilie.

DAMPRÉ.

Oh! rien, absolument.

LE VICOMTE.

C'est un billet de femme; je le vois à l'écriture.

LA DUCHESSE.

Je vous mets au défi de nous le montrer...

LA MARQUISE.

Ah! ma chère, ne le forcez pas à être indiscret; vous en auriez la responsabilité.

LA DUCHESSE, au Vicomte et à la Marquise.

N'ayez pas peur; il a trop bonne envie de nous faire croire que c'est une lettre de sa jolie cousine.

DAMPRÉ.

Et si vous disiez vrai?

LA DUCHESSE.

Si je disais vrai, vous nous l'auriez déjà montré. Il y a des occasions qui rendent tout permis, et celle-ci est du nombre. Si vous n'avez pas quelque bonne pièce de conviction, pour prouver qu'on ne s'est pas moqué de vous, tout Paris, demain, saura et dira que M. de Dampré a été pris pour plastron.

DAMPRÉ.

Continuez, Madame; cherchez à me piquer. Vous espérez me faire commettre une indiscrétion, dont vous auriez l'extrême charité d'abuser contre moi ou contre elle.

LA DUCHESSE.

Qui, elle? Mme de Sérigny? Je vous conseille de la ménager encore demandez à la Marquise comme elle vous traite. (Tout bas à la Marquise.) Un mot, et il est à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je l'ai quelquefois entendue parler de vous, comme d'un homme sans conséquence.

LE VICOMTE.

Voyons, Dampré, voyons ce billet; qu'il n'en soit plus question. Ces dames se le sont mis en tête, et vous le savez: Ce que femme veut...

LA DUCHESSE.

Ce billet, il n'a que faire de le montrer. C'est la lettre d'un avoué, ou d'une figurante de l'Opéra.

DAMPRÉ, regardant le billet du côté du cachet.

Pour une figurante, voilà de bien belles armes.

LA DUCHESSE.

Quelque vieille douairière, alors, qui vous a mis dans le monde.

LA MARQUISE.

Voyons le cachet.

DAMPRÉ.

Je ne crois pas que vous soyez assez forte sur le blason pour que ce soit une indiscrétion.

(Il s'approche de la Marquise, et lui remet la lettre du côté du cachet.)

LA MARQUISE, prenant la lettre des mains de Dampré, et s'approchant de la table.)

Mais vraiment! ce sont les armes de Mme de Sérigny!

LA DUCHESSE, se précipitant sur le billet et le prenant.

Il est à moi!

DAMPRÉ, s'avançant pour reprendre le billet.

Vous allez me le rendre; c'est une trahison!

LA DUCHESSE, se mettant derrière le Vicomte.

Vicomte, je me place sous votre protection.

DAMPRÉ.

Mme De Saran, vous ne le lirez pas.

LA DUCHESSE, ouvrant le billet et s'approchant de la table, où sont les lumières.

Ne pas le lire! vous en seriez bien fâché.

DAMPRÉ, à la Marquise.

Madame la Marquise, c'est à vous que j'ai confié cette lettre; je vous supplie de me la faire rendre.

LA DUCHESSE, lisant très haut.

« La paix, c'est moi qui la demande; il faut absolument qu'elle soit faite avant le concert. Venez donc au plus tôt. » C'est bien son écriture!..

LA MARQUISE.

Est-il possible!

DAMPRÉ.

Ce billet ne prouve rien.

LA MARQUISE.

Comment, rien! Voudriez-vous une preuve plus forte?.. une brouille, un raccommodement, un rendez-vous...

LE VICOMTE.

Je reste confondu.

DUCHESSE, à Dampré.

Je vous fais réparation d'honneur.

DAMPRÉ.

Pas un mot de ceci, je vous en conjure.

LA DUCHESSE, à part.

Excepté à Charles.

LA MARQUISE.

Mais c'est un scandale abominable. Il est impossible que cela ne se sache pas. Ce sera demain la fable de Paris... Et moi qui devais la présenter à la cour!

LA DUCHESSE, en riant.

A vous la corvée, chère Marquise, c'est vous qui l'avez voulu.

LA MARQUISE.

Oh! mais cela ne se peut plus maintenant... je me compromettrais... La présenter...

DAMPRÉ.

De grace, Mme la Marquise, ne donnez pas à ce billet un sens qu'il est loin d'avoir; je vous le demande de toutes mes forces. Et vous, Miremont, je compte sur votre silence.

LE VICOMTE.

Moi, je vous promets le mien; mais c'est celui de Mme de Saran qu'il faudrait obtenir.

DAMPRÉ, s'approchant de la Duchesse.

Si Mme de Saran pousse la légèreté jusqu'à répandre cette aventure, je ne le lui pardonnerai de ma vie; et rendez-moi ce billet, Madame.

LA DUCHESSE, cachant le billet.

Un instant, M. de Dampré, un instant; faisons nos conditions... D'abord je ne vous crois pas aussi courroucé que vous voulez bien le paraître...

LE VALET DE CHAMBRE, ouvre les deux battans et annonce.

M. le comte et Mme la comtesse de Sérigny, M. le docteur Bertaux.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, ÉMILIE, LE DOCTEUR et CHARLES.

LA MARQUISE s'avance vers les nouveaux arrivans, et el e dit au valet de chambre.

Vous ferez entrer directement dans le grand salon.

DAMPRÉ, à la Duchesse.

Voyons, Madame, ce billet; il me le faut absolument.

LA MARQUISE fait un salut très cérémonieux et très froid à Émilie.

Madame, je suis très honorée de vous posséder chez moi...

ÉMILIE.

L'honneur est de mon côté.

LA MARQUISE, donne la main très amicalement au Général.

Je suis bien heureuse, mon cher Général, de vous voir si bien rétabli.

(Le Docteur s'est avancé, la Duchesse s'empresse de lui adresser la parole pour se débarrasser de Dampré.)

LE GÉNÉRAL.

Je sais, Mme la Marquise, combien vous avez été bonne pour ma femme; l'empressement que vous mettez à la présenter à la cour...

LA MARQUISE, s'adressant à Charles.

Je suis enchantée, M. de Sérigny, que vous soyez de retour parmi nous. J'espère que nous réussirons à vous faire oublier Saint-Pétersbourg et ses joies.

(Charles salue. — Émilie regarde avec inquiétude Dampré.)

DAMPRÉ, salue Émilie avec empressement et lui dit à demi-voix.

Je n'ai reçu vos ordres qu'à l'instant même.

(Charles a remarqué Émilie et Dampré, il témoigne de l'impatience.)

LA DUCHESSE, s'approche de Charles et lui dit à voix basse.

J'ai à vous parler sans délai. Venez vous asseoir à côté de moi, pendant le concert.

(Elle fait un salut très froid à Émilie.)

LA MARQUISE, s'adressant au Général.

Je n'ai pas oublié votre whist. Il est préparé dans le boudoir. Je sais que la musique vous ennuie. (Au Docteur.) Docteur, ferez-vous la partie du Général?

LE DOCTEUR.

Je suis à vos ordres, Madame.

ÉMILIE.

Le Docteur est un dilettante. Vous lui imposez, Madame, un bien grand sacrifice, en l'empêchant de jouir de la musique.

LA MARQUISE.

Oh! pardon, pardon; d'ailleurs, nous aurons assez de joueurs.

LE VICOMTE.

Si vous voulez, ma tante, je ferai la partie du Général... (Au Général.) Mon Général!.. voulez-vous que nous allions tirer les partenaires.

LE GÉNÉRAL.

Volontiers. (Ils sortent ensemble.)

LA MARQUISE.

Mesdames, si nous passions dans la salle du concert?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté le Général et le Vicomte.

LA MARQUISE, s'approchant d'Émilie d'un air froid.

Vous me voyez désolée Madame. Je me sens mal portante; la migraine me menace, et je crains qu'elle ne m'enlève l'honneur de vous présenter demain au château.

LE DOCTEUR, à part.

Singulière migraine qui se fait annoncer la veille.

ÉMILIE.

N'y songez pas, Madame, je vous conjure. Mme de Saran, voudra bien de nouveau en accepter l'ennui.

(La Marquise se tourne et prend le bras de Dampré pour passer dans le salon.)

LA DUCHESSE.

Quel contre-temps fâcheux; ne comptez pas sur moi, je viens de prendre un autre engagement.

(Elle prend le bras de Charles et entre dans le salon.)

LE DOCTEUR, qui a observé et écouté avec attention.

Il y a là-dessous quelque tour de cette méchante femme. (Il se trouve en face d'Émilie et lui offre son bras.) Voilà la première fois, depuis notre arrivée à Paris, qu'on m'abandonne un pareil bonheur.

ÉMILIE, évidemment déconcertée.

Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. (Au moment où ils vont sortir, ils rencontrent à la porte Dampré, qui s'avance avec empressement sur le devant de la scène. — Émilie quitte le bras du Docteur en lui disant :) Je vous rejoindrai dans un instant. (Le Docteur sort.)

SCÈNE VIII.

DAMPRÉ, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Que se passe-t-il donc ici? Qu'y a-t-il? Je n'y comprends rien... La froideur de la Marquise, celle de la Duchesse.... Elles ont l'air de me fuir. Encore une fois que se passe-t-il?

DAMPRÉ.

Mon Dieu, ma cousine, une chose bien simple, ce que je vous disais ce matin. Le monde a sa morale. Il est des choses qu'il tolère aisément, il en est sur lesquelles il se montre intraitable. Le bruit s'est répandu que M. Charles de Sérigny vous aimait...

ÉMILIE, l'interrompant.

Qui donc a pu accréditer une pareille calomnie? ah! monsieur!.. Vos menaces de ce matin, les auriez vous réalisés?.. Savez-vous que ce serait une chose indigne!..

DAMPRÉ.

Croyez-le bien : si j'ai ouvert la bouche, ce n'a été que pour vous défendre. Mais Mme de Saran, qui se croit votre rivale, a semé perfidement quelques mots. Vous avez repoussé le Vicomte, et le Vicomte ne vous a pas ménagée. Les esprits ainsi disposés, un mot, un regard qu'on croit surprendre, quelque révélation maligne d'une excellente amie comme la Duchesse, c'est assez pour changer le doute en certitude. On est impitoyable alors...

ÉMILIE.

Est-il possible que l'on condamne ainsi, sans avoir aucune preuve, sans qu'il existe même une apparence!.. N'y a-t-il donc personne qui élève la voix en ma faveur, qui rétablisse la vérité... Car enfin, M. de Dampré, c'est à vous-même que je le demande : ai-je quelque chose à me reprocher? Si, sans défiance, je me suis laissée aller à la gaîté de mon caractère; si j'ai accueilli ceux dont la conversation me plaisait, me délassait un moment... Y a-t-il un crime à cela?.. Ne fera-t-on aucune différence, entre les manières sans apprêts d'une femme qui, sûre d'elle-même, ne se tient en garde contre personne, et le manège d'une coquette, qui use de tout son artifice, pour se faire aimer, sans aimer elle-même... Ah! oui... je le vois à cette heure, il y a plus de méchanceté que je ne voulais le croire. Le monde est un terrain glissant, sur lequel on ne peut, on ne doit se hasarder qu'avec un appui sûr... Écoutez, M. Eugène, j'ai peut-être été un peu vive avec vous ce matin; oublions tous les deux, vous, un moment de brusquerie, moi, le sujet imprévu qui pouvait l'avoir excité. Je ne me souviens de rien, reprenons où nous en étions hier ensemble, je veux bien croire que vous avez de l'amitié pour moi... Voyez, je viens à vous la première...

DAMPRÉ.

Soyez-en bien persuadée, j'ai le plus grand désir de vous être utile. Quand vous me parlez ainsi, je ne suis que trop porté à oublier tout le mal que vous me faites... Mais afin de vous servir, comme il convient, il faut que j'aie votre confiance; il faut me l'accorder cette confiance infinie, illimitée...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, arrive en courant.

Eh! M. de Dampré, M. de Dampré!.. éloignez-vous d'ici, au nom du ciel, éloignez-vous d'ici!

DAMPRÉ et ÉMILIE.

Qu'y a-t-il donc?

LE DOCTEUR.

Je suis tout hors de moi... J'ai la tête bouleversée... En entrant dans la salle du concert, j'ai vu qu'on chuchottait, qu'on se parlait à l'oreille. Il n'y avait pas à s'y tromper, quelque chose préoccupait tout le monde. J'entends votre nom, Émilie, le nom de M. de Dampré, celui de Mme de Saran. Il était question d'une lettre; je m'approche, et l'on se tait aussitôt. Je ne pouvais rien saisir. Cependant, je remarque que la conversation s'anime entre M. Charles et la du-

chesse de Saran. Je ne tes perds pas de vue. Il sortent de la salle do concert, et vienneot s'asseoir sur le canapé, près de la table de whist. Le Général était à côté d'eux. Ils ne s'en étaient pas aperçus. Toot-à-coup, le Géoéral se retouroe et s'écrie : C'est one imposture! C'est une calomoie!.. La Dochesse veot retenir, cette explosioo; elle lui montre un billet, ce billet était de votre écriture, Émilie. Le Général devieot blanc comme ses cartes; il dit à M. Charles de prendre soo jeu. Je m'avance vers lui. La Duchesse et moi, nous tâchons de le calmer. Il la repousse durement. Par booheur, la musique attirait l'attention de toot le monde. Où est Dampré? me dit-il, tremblaot de colère, où est-il? Il faut que je lui parle à l'instant. J'ai prévu un malheur, je savais que vous étiez ici, je lui ai indiqué le grand saloo près du piaoo, et j'accours en toute hâte pour vous prier de sortir de cette maison; car, dans l'état où il est, il ne peut pas manquer d'y avoir de l'éclat.

ÉMILIE, à Dampré.

Ce billet, quel est-il? Est-ce celui que je vous ai écrit?

DAMPRÉ.

Rassurez-vous... Uo malenteodu, sans doute; je cours tout expliquer au Géoéral.

ÉMILIE.

Courez! (Dampré sort.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté DAMPRÉ.

ÉMILIE, très agitée, au Docteur.

Savez-vous ce que l'on disait, Docteur? Ce billet, comment se trouvait-il dans les mains de Mme de Saran? Quel sens lui donnait-on?

LE DOCTEUR.

Je n'en sais rien; mais je me défie de votre cousin... Je déteste cette Dochesse. Je crains bien qu'il n'y ait, au fond de tout ceci, quelque noirceur.

ÉMILIE.

Au fait, ce billet; c'est lui, lui seul qui a po le donner à Mme de Saran... mais pourquoi? dans quel but?.. Oh! je oe devine que trop. Mais alors, il ne voudra pas dire la vérité... Il n'aura pas le cœur de démeotir son infâme calomnie. Oh! Docteur! Docteur! courons, courons! meoez-moi vers M. de Sérigny.

LE DOCTEUR.

Y pensez-vous? Vous, rentrer dans ce salon... C'est impossible.

ÉMILIE.

La vie de mon mari est en danger... Je n'écoute rien... courons!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLES.

(Au moment où ils vont sortir, Charles entre, pâle, l'air froid et sévère.)

CHARLES.

Madame, mon père me charge de vous prévenir qu'il a été obligé de quitter la soirée; il vous prie de rentrer chez vous; il vous verra demain.

ÉMILIE.

Mais, où est-il? Que s'est-il donc passé? Oh! je vous en supplie, M. Charles, où est-il? A-t-il vu M. de Dampré? que se sont ils dit?..Mais, parlez, parlez donc... Ne voyez-vous pas mon supplice?..

CHARLES.

Mon père ira demaio matin, madame, reprendre la lettre que vous avez écrite à M. de Dampré.

ÉMILIE.

Ils vont se battre!.. Mais cela ne se peut pas; je ne le souffrirai pas!.. Mon mari, pourquoi se battrait-il?.. Je suis innocente! Je o'ai rien, rien au monde à me reprocher! pourrait-il en douter?.. Vous, M. Charles, vous oe me croyez pas coupable, o'est-il pas vrai?.. Vous ne répondez pas!... Me soupçonneriez-vous?.. Vous, qui êtes... Oh!.. Vous êtes bieo injuste!... Allons, Docteur! Venez, venez!.. Il faut absolument que je trouve mon mari!..

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La scène se passe chez M. de Dampré.

Le théâtre représente une bibliothèque. Il y a deux tables, l'une à droite, l'autre à gauche de la scène. Sur celle de droite, des papiers pêle-mêle; sur celle de gauche, une boîte de pistolets. Dampré est occupé à visiter les pistolets.

SCÈNE I.

DAMPRÉ, seul.

Très bien! il sont en bon état.

(Le Vicomte entre.)

SCÈNE II.

DAMPRÉ, LE VICOMTE.

DAMPRÉ.

Ah! vous voilà, Miremont. Je craignais que vous ne fussiez en retard.

LE VICOMTE.

Rassurez-vous; il n'est pas neuf heures encore, et je n'ai rendez-vous qu'à neuf heures et demie, avec les témoins du Général. Mais j'avais à vous parler, Dampré. Écoutez : cette affaire-ci ne me semble pas suffisamment claire. Vous m'avez choisi pour second, et, à ce titre, il faut que je connaisse la vérité, la vérité tout entière.

DAMPRÉ.

Et que voulez-vous que je vous dise, mon cher? Hier, au moment où j'allais expliquer à M. de Sérigny, combien cette lettre était insignifiante, il est venu à moi, et, sans me laisser le temps de parler : « C'est une imposture! c'est »un mensonge, monsieur! s'est-il écrié. Vous »allez, sur-le-champ, démentir les propos ca»lomnieux que vous avez répandus, ou demain »j'irai moi-même reprendre cette lettre, que »je ne veux devoir qu'à la force!.. » Il m'a tendu la lettre en prononçant ces derniers mots. Que vouliez-vous que je fisse avec ce furieux? On nous entourait. Le Général est encore très vert; tout le monde sait qu'il est au pistolet de première force. Un mot d'explication de ma part aurait pu être mal interprété. J'ai repris froidement la lettre, et j'ai répondu : A demain.

LE VICOMTE.

Ne serait-il pas cependant convenable d'offrir cette explication aujourd'hui? Que diable! vous devez trop à la femme, pour ne pas faire quelque concession au mari.

DAMPRÉ.

Mais, c'est justement ce qui vous trompe; c'est que je ne dois rien à Mme de Sérigny; c'est qu'il n'a jamais été question de rien entre nous; et, quand hier, pour la première fois, j'ai voulu aborder la déclaration, je n'ai pas été accueilli autrement que vous-même. Elle m'a repoussé de toute sa hauteur; dédain de sa part, dépit de la mienne; j'ai éclaté en menaces, je lui ai dit qu'elle aimait Charles de Sérigny, que l'on ne tolérerait pas cette liaison. Je l'ai si bien épouvantée enfin, qu'elle m'a écrit ce billet, pour m'engager à ne pas commencer les hostilités, sans doute; maintenant, vous savez le reste. Voilà la vérité sur l'honneur.

LE VICOMTE.

Mais, s'il en est ainsi!.. il faut avouer que votre conduite à son égard a été au moins fort singulière. Depuis six mois, vous faites tout au monde pour la compromettre. Hier encore, tout ce qui s'est passé à l'occasion de ce billet chez ma tante... impossible de douter qu'elle ne fût à vous... Écoutez, Dampré, d'après tout ceci, vous devez comprendre comme moi que ce duel ne peut plus avoir lieu. Venez au général de Sérigny; tout ce que vous m'avez dit ici, dites-le lui franchement, loyalement, en taisant toutefois l'objet de vos menaces, et tout sera terminé, comme il convient entre gens d'honneur.

DAMPRÉ.

Encore une fois, Vicomte, vous oubliez donc ce qui s'est passé hier; je vous répète que ce damné Général m'a provoqué devant tout le monde, et qu'un semblable aveu de ma part, aujourd'hui, aurait l'air d'être dicté par la peur, vous n'y pensez pas, de Miremont.

LE VICOMTE.

Mais, d'un autre côté, la vérité se fera jour tôt ou tard, et on dira alors que vous vous êtes battu par fatuité pour laisser croire à des relations avec Mme de Sérigny, relations qui n'ont jamais existé, et c'est grave... surtout, quand il s'agit d'un homme aussi respecté, aussi honoré que le Général. Pour moi même... je vous avoue...

DAMPRÉ.

Oh! si vous avez des scrupules, permis à vous de vous retirer. Je vais à l'instant chercher quelqu'un qui vous remplace; n'oubliez pas seulement que tout ce que je vous ai dit est sur l'honneur, et que jamais une syllabe ne doit sortir de votre bouche.

LE VICOMTE, après un moment d'hésitation, à part.

Au fait, mieux vaut encore moi que tout autre. (Haut.) Allons, il est neuf heures, je cours chez les témoins du Général. Je vous y attends sans faute à dix heures. Je préparerai tout et nous partirons de là.

DAMPRÉ.

Tachez que que nous en finissions aujourd'hui même, je vous en prie. Quant aux armes, j'ai le choix : l'épée me conviendrait mieux; mais le Général a cinquante ans. (Avec ironie.) Il faut que je mette les âmes généreuses de mon côté... ainsi, le pistolet.

LE VICOMTE, en sortant.

C'est bien. (Dampré sonne.)

SCÈNE III.

DAMPRÉ et LOUIS.

DAMPRÉ, sonnant.

Louis, faites bien attention de ne laisser entrer personne.

LOUIS.

Il suffit, Monsieur.

DAMPRÉ.

Dites qu'on mette les chevaux à la voiture.

LOUIS.

Oui Monsieur. (Il sort.)

DAMPRÉ.

Allons, encore un duel...

(On entend du bruit à la porte.)

LOUIS, dans la coulisse.

Monsieur n'y est pas.

SCÈNE IV.

DAMPRÉ et CHARLES.

CHARLES, à la porte.

Le voilà.

DAMPRÉ, à Louis.

Laissez, laissez.

CHARLES s'avance lentement, en regardant Dampré, et pose son chapeau sur la table.

Vous êtes surpris de me voir ; vous ne m'attendiez pas, Monsieur.

DAMPRÉ.

Je vous attendais si bien, que je venais de donner l'ordre de ne pas vous laisser arriver jusqu'ici.

CHARLES.

Vous compreniez donc le besoin, que j'avais de me trouver face à face avec vous.

DAMPRÉ.

Je comprenais que vous êtes un jeune homme plein de chaleur et d'enthousiasme, qui cédez plus volontiers à votre premier mouvement qu'à la réflexion. Vous avez su que je devais me battre avec votre père, et vous avez voulu vous placer entre lui et moi.

CHARLES.

Vous l'avez dit.

DAMPRÉ.

Tout ceci est très beau, sans doute ; dans dix ans même, ce serait une chose toute simple ; mais, pour le présent, permettez-moi de vous le dire : il y a complet anachronisme. La main de M. votre père ne tremble pas assez pour qu'il puisse lui convenir que son fils se présente à sa place.

CHARLES.

Si l'injure dont il se venge me regarde autant que lui, et plus que lui peut-être ; n'ai-je pas le droit de réclamer la priorité.

DAMPRÉ, en le regardant.

Je ne vous comprends pas.

CHARLES.

Vous manquez de mémoire... je vais me faire comprendre. Mon père se bat avec vous, parce que vous avez lâchement calomnié sa femme!

DAMPRÉ.

Monsieur !

CHARLES.

Eh bien ! celle qui est devenue sa femme, m'avait d'abord été destinée ; mais comme vous l'avez calomniée femme, vous l'avez calomniée jeune fille... vous avez usé avec moi de ruse, d'imposture... vous êtes parvenu à m'éloigner d'elle... il y avait mensonge alors, il y a mensonge aujourd'hui, et...

DAMPRÉ.

Entre gens comme il faut, monsieur, il n'y a pas besoin de s'injurier pour se battre. Je vous dispense de chercher des prétextes. Comme vous n'êtes pas venu ici pour me demander des explications, mais pour me provoquer, coupons court et allons droit au but... Vous voulez un duel? soit... demain je serai à vos ordres. Je me bats ce matin; et deux fois dans la même journée, vous avouerez que ce serait trop. En tous cas, soyez persuadé que vous ne perdrez pas pour attendre... mais l'heure se passe ; il me reste quelques préparatifs à faire... A demain donc.

CHARLES.

Avez-vous bien pu croire qu'avec quelques phrases débitées de sang-froid, vous vous débarrasseriez de moi... Tout ce que vous venez de me dire, je l'avais prévu... trève donc de détours... Je viens ici résolu, décidé... vous ne vous battrez pas avec mon père, je vous l'affirme... vous ne vous battrez pas avec mon père, parce que je ne le veux pas !.. Si vous me tuez, alors !..

DAMPRÉ.

Ah çà ! prétendez-vous me faire violence chez moi? Voulez-vous un éclat? Faut-il que je sonne mes gens.

CHARLES, se mettant devant lui.

Vous ne sonnerez pas ! vous ne ferez pas un mouvement... Je ne vous quitte que si vous me donnez votre parole de me suivre à l'instant.

(On entend du bruit à la porte, le valet de chambre entre.)

LE VALET DE CHAMBRE, avec embarras.

Il y a là quelqu'un qui est monté, malgré le concierge, malgré tout le monde, et qui veut absolument parler à Monsieur.

DAMPRÉ.

Pourquoi donc l'avoir laissé entrer ?.. Je suis sorti.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je l'ai dit ; mais inutilement... la personne sait que Monsieur est à la maison et ne veut pas se retirer sans l'avoir vu.

DAMPRÉ.

Son nom ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Mais... c'est une dame voilée... elle ne veut pas se nommer.

DAMPRÉ, se tournant vers Charles.

M. de Sérigny, vous êtes homme de trop d'honneur, pour chercher à prendre avantage de cette circonstance. Veuillez entrer un instant dans ce cabinet... j'en finirai au plus vite avec ce visiteur inopportun et je compte sur votre discrétion.

CHARLES.

Vous me donnez votre parole de ne pas sortir sans moi?

DAMPRÉ, hésitant un peu.

Je vous la donne. (Charles passe dans le cabinet. A Louis.) Faites entrer.

SCÈNE V.

DAMPRÉ, ÉMILIE, CHARLES.

ÉMILIE, pâle, entre précipitamment.

Dieu soit loué!.. il est temps encore.

DAMPRÉ.

Vous ici, madame, à cette heure?

CHARLES, entr'ouvant la porte du cabinet.

Ciel! c'est bien elle!

ÉMILIE.

Est-il possible, M. Eugène, que vous ayez réellement l'intention de vous battre avec M. de Sérigny? Et c'est moi qui serais la cause de cet abominable combat... cela ne peut pas être... cela ne sera pas!.. J'ignore pour quel motif M. de Sérigny n'est pas rentré depuis hier soir; si j'avais pu le voir, il m'aurait écoutée, il eût ajouté foi à mes paroles; tout se serait expliqué maintenant... enfin, il ne me restait d'autre ressource que de venir ici; je suis venue sans hésitation, comme sans crainte... vous voyez que j'ai confiance en vous. Ce duel n'aura pas lieu, n'est-ce pas? A l'heure qu'il est, peut-être lui avez-vous donné déjà tous les éclaircissemens nécessaires?

DAMPRÉ.

Ma cousine... ne vous effrayez pas... cela s'arrangera sans doute. Je n'ai pas encore vu le Général.

ÉMILIE.

Pas de promesses vagues, M. Eugène... Je ne puis comprendre par quelle fatalité ce billet que je vous ai écrit hier est tombé entre les mains de Mme de Saran... je ne veux pas rechercher de qui elle pouvait le tenir, je ne vous accuse pas... Quoi qu'il en soit, le mal a été causé par vous; à vous donc de le réparer. On est parvenu à donner à ce billet un sens qu'il était, vous le savez, bien loin d'avoir, et que, jusqu'à présent, j'ai peine encore à m'expliquer. Je veux croire qu'il n'y a rien de commun entre vous et ces odieuses interprétations; mais par-là même, votre honneur vous commande d'imposer silence à la calomnie et d'un mot vous le pouvez... Ecrivez, écrivez vous-même à M. de Sérigny, il ne doutera pas de votre parole, il vous croira et tout sera fini... n'est-ce pas, M. Eugène, vous allez lui écrire? à l'instant, devant moi, sur cette table.

DAMPRÉ, embarrassé.

Je ne demandais pas mieux hier, que de donner au Général toutes les explications nécessaires; mais les choses ont changé de face; il m'a insulté en plein salon... Que voulez-vous! j'en suis fâché, je n'y puis rien... faites qu'il revienne sur sa vivacité.

ÉMILIE.

Insulté! dites-vous... mais ce billet entre les mains de Mme de Saran n'était-il pas pour lui une insulte bien plus grande? Les propos que l'on tenait autour de lui, pouvait-il les faire remonter à d'autres qu'à vous? M. Eugène, ne me refusez pas! Écrivez-lui... Voyez-vous, j'y suis décidée; ce duel n'aura pas lieu... Je ne vous quitte pas!

DAMPRÉ.

Y songez-vous?.. d'ailleurs, pour donner les explications que vous me demandez, il faut que je sorte; il faut que j'aille trouver le Général... il est maintenant chez des amis communs. Il m'attend.

ÉMILIE.

Oh! je vous comprends bien... vous voulez vous débarrasser de moi... vous m'avez laissé découvrir votre pensée... Tenez, j'ai lu au fond de votre âme; partez ou restez, je ne vous quitte plus désormais. Vous allez écrire ce que je vous demande, sinon, je vous suis partout... j'arriverai en présence de mon mari en même temps que vous, et je vous forcerai bien alors à avouer la vérité.

DAMPRÉ.

Mais, Madame, vous perdez la tête... je ne puis demeurer plus long-temps. (Prenant son chapeau, à part.) Et comment faire? j'ai donné ma parole à Charles de ne pas sortir... il est là. (Se tournant vers Émilie.) Soyez donc plus raisonnable... Eh bien! oui, ce duel n'aura pas lieu; je vais de ce pas tout expliquer au Général.

ÉMILIE.

Oh! je ne vous crois plus maintenant!.. C'est une défaite... cette lettre, monsieur, cette lettre; ou je m'attache à vos pas!..

DAMPRÉ.

Je ne puis écrire une pareille lettre... d'ailleurs, je vous dis que je vais lui parler.

ÉMILIE.

Vous ne pouvez écrire une pareille lettre! c'est-à-dire que vous ne pouvez avouer la vérité, parce qu'il faudrait vous démentir vous-même! parce qu'il ne convient pas à votre criminelle vanité d'avouer que vous n'avez jamais été pour moi qu'un indifférent... ce duel vous est nécessaire; vous en avez besoin pour m'afficher, pour me perdre, pour qu'il ne puisse rester l'ombre d'un doute dans l'esprit de personne... et vous avez osé espérer qu'une semblable indignité pourrait s'accomplir?.. Ici, votre perspicacité s'est trouvée en défaut... les victimes se révoltent enfin... Oui, sans que je vous aie fait aucun mal, vous vous êtes attaché à moi pour flétrir ma vie entière! Je n'ai eu de vous que malheur et trahison! Vous avez commencé par rompre mon mariage avec un homme... que j'aimais peut-être!.. et saviez-vous si en l'éloignant de moi, vous ne brisiez pas toute mon existence?

DAMPRÉ.

Qui a pu vous dire?...

ÉMILIE.

Il est inutile de nier, je sais tout. Et qui vous avait donné le droit de disposer ainsi de mon sort?.. Plus tard, vous avez travaillé avec une persévérance inexorable à miner sourdement

ma réputation. Vous avez cherché à me compromettre aux yeux de tous; et cela, pour pouvoir vous présenter la tête levée, et me dire : « Tout le monde croit que je suis votre amant, »vous n'avez plus rien à perdre, livrez-vous à »moi... » C'est monstrueux, n'est-ce pas?.. Eh bien! ce n'est rien encore... Mais, pour combler la mesure, vous voulez attenter aux jours d'un homme à qui je dois tout, rang, position, fortune... Et, quand vous mettez sa vie au bout de votre épée, vous lui laissez croire que c'est ma légèreté qui le tue?.. Mais, ce duel n'aura pas lieu, il n'aura pas lieu! car je saurai démasquer votre infâme conduite. Et quand je dirai: Cet homme qui se vante d'être mon amant, hier seulement, et pour la première fois, il a osé me faire l'aveu de son détestable amour; et parce que je l'ai repoussé, avec indignation, il a juré ma perte, il veut tenir sa parole... Croyez-vous, dites, qu'on hésitera entre nous deux? Il y a encore assez de justice dans le monde, pour flétrir l'imposture quand elle est dévoilée... Vous n'aviez vu en moi qu'une faible femme, qu'un enfant; mais vous voyez, aujourd'hui, que cet enfant peut trouver encore assez de forces pour vous perdre... Ainsi, cette lettre, Monsieur, cette lettre !..

DAMPRÉ.

Vos paroles me décident, Madame... Vous venez de rendre ce duel indispensable... restez ici, s'il vous convient. Je sors.

(Il s'avance vers la porte. Émilie se précipite devant lui. Charles sort du cabinet.)

SCÈNE VI.

DAMPRÉ, ÉMILIE, CHARLES.

CHARLES.

Et votre parole, Monsieur !..

ÉMILIE.

Vous ici, M. Charles !..

CHARLES.

J'ai tout entendu, Madame... Pardonnez-moi, je vous prie, mes injustes soupçons... Je viens d'apprendre à vous connaître... Je déplorerai toute ma vie la fatale erreur...

ÉMILIE.

Monsieur Charles... vous n'avez entendu que ma justification...

DAMPRÉ.

A la bonne heure. Expliquez-vous ensemble tant qu'il vous plaira ; quant à moi, je sors.

CHARLES, se jette au-devant de lui.

Oh! n'espérez plus m'échapper maintenant! N'espérez plus me contester le droit que j'ai de me venger de vous; ce droit, vous le savez, je l'ai payé par le bonheur de toute ma vie, et vous pourriez penser que je me le laisserais ravir?..

DAMPRÉ.

Et qui songe à vous le ravir!.. Dans deux heures je serai à vous, partout où vous voudrez, et ainsi que vous voudrez.

CHARLES.

Oh! non, c'est à l'instant, à l'instant même! (Il se jette sur la boîte aux pistolets. En les prenant.) Un pistolet chargé. Nous tirerons au sort, votre vie ou la mienne.

ÉMILIE.

Messieurs!.. M. Charles, au nom du ciel!..

CHARLES.

Retirez-vous, Madame, je vous en supplie. Retirez-vous; allez trouver mon père. Je vous rejoindrai bientôt, j'en ai la confiance ; car, s'il est une justice, j'aurai raison de cet infâme.

DAMPRÉ.

Jusqu'à présent, je vous ai ménagé. J'ai tout fait pour éviter un éclat, vous me poussez à bout, vous m'y forcez ; soit.

(Il s'approche de la table, prend la sonnette en main. Au même moment on entend du bruit. La porte s'ouvre à deux battans. On voit paraître le Général; derrière lui, le Docteur et le Vicomte. Charles et Émilie se précipitent vers le Général.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, LE VICOMTE, LE DOCTEUR.

ÉMILIE.

Ah!..

LE GÉNÉRAL.

Vous ici?..

CHARLES.

Mon père, elle est innocente, j'ai tout entendu... elle est innocente, je vous le jure !..

LE GÉNÉRAL.

Je le sais...

LE DOCTEUR.

Et qui donc en avait douté?..

LE GÉNÉRAL, à Dampré.

Les éclaircissemens que vous m'avez fait donner par M. de Miremont, en présence de mes deux témoins, m'ont pleinement satisfait.

(Étonnement général.)

ÉMILIE.

Qu'est-ce à dire?

DAMPRÉ.

Mais...

LE VICOMTE, bas à Dampré.

J'ai tout dit, et dans votre intérêt... vous ne pouvez me démentir... ce serait une affaire entre nous...

LE GÉNÉRAL.

A mon tour, M. de Dampré, je dois m'excuser de ma vivacité d'hier. Dans tout ceci, peut-être, y a-t-il eu légèreté de votre part; mais les explications franches, que vous avez chargé le Vicomte de faire, en votre nom, à toutes les personnes qui avaient connaissance de ce démêlé, sont une réparation suffisante et digne d'un homme d'honneur. J'ai cru devoir venir ici moi-même pour vous dire que tout était oublié.

CHARLES, à part.

Tout. Oh! non, pas encore !

DAMPRÉ.

M. le Général. Je ne sais si M. de Miremont est resté dans les bornes...

LE VICOMTE, avec fermeté.

Je n'ai pas ajouté un seul mot, à ce que vous m'avez dit ce matin, vous-même.

LE GÉNÉRAL, à Émilie.

Ma chère Émilie. Je n'ai jamais eu un doute sur vous. Je ne suis pas rentré chez moi hier; car je n'avais besoin, de votre part, d'aucun éclaircissement, et je craignais de faiblir si je vous voyais... Vous entriez dans le monde; la médisance attaquait votre réputation; c'était mon devoir de la défendre. Au reste, rassurez-vous, le mal est réparé. M. de Miremont, sans perdre un instant, s'est rendu chez sa tante, et chez Mme de Sarau, pour rétablir la vérité des faits, si odieusement dénaturée.

ÉMILIE.

Je sais apprécier à sa juste valeur votre conduite en cette occasion M. le Vicomte. (Au Général.) Vous m'avez causé une grande inquiétude, je ne vous pardonnerai qu'à une condition, c'est que nous partirons dès demain pour le Val; nous nous y reposerons, avec mon oncle, des fatigues d'un premier hiver... qui n'a pas été sans orages.

LE DOCTEUR.

L'idée est digne de vous, Madame; oui, partons pour le Val. Je crois que nous en avons tous besoin.

LE GÉNÉRAL.

Aujourd'hui même, si vous le voulez, ma chère Émilie.

LE DOCTEUR.

Allons, de ce pas, tout préparer pour le départ.

LE GÉNÉRAL.

Adieu donc, Messieurs.

(Le Général, Émilie, le Docteur et le Vicomte font un pas pour sortir. — Charles s'approche de Dampré, et lui dit.)

CHARLES.

Demain, à six heures, au bois de Vincennes.

DAMPRÉ.

J'y serai.

CHARLES.

A mort...

DAMPRÉ.

A mort.

Imprimerie de Madame De Lacombe, rue d'Enghien, 12.